

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

85

HUITIÈME ANNÉE.

JANVIER 1961

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française.	30 NF	15 NF
Etranger	40 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : **3 NF**

Abonnement de soutien : 1 an : 35 NF

*Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.*

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« **ARCADIE** »

74, boulevard de Reuilly, PARIS-12^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « **ARCADIE »**

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

0,50 NF pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547, Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.

One. 232 South Hill Street. Los Angeles 12 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

Copyright « Arcadie 1961 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1961. N° 371 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

HUITIÈME ANNÉE

JANVIER 1961

S O M M A I R E

La Voix d'Arcadie, par André BAUDRY	5
Jean XXIII (1410-1415) fut-il Arcadien? par Marc DANIEL	10
Le Gars des Iscles, par Yves CERNY	17
Confucius, par Max JURTH	26
A propos de Louis II de Bavière	36
Un ami de Verlaine et de Rimbaud : Germain NOUVEAU	43
Anatole FRANCE	48

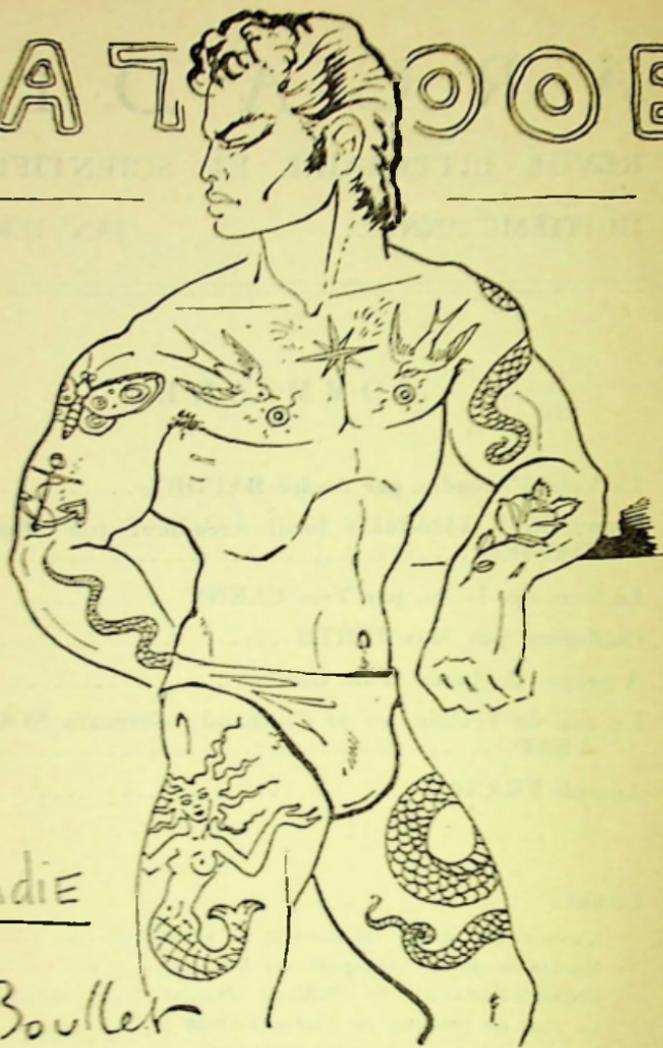
LIVRES :

L'avocat du Diable, de MORRIS L. WEST.....	55
Mœurs sexuelles exotiques, du Dr LENZ.....	57
Château-Bonheur, de Philippe JULLIAN	59
La Part de l'ombre, de Pierre SILVAIN	61
Les Incompris, de Jacques CARDONNET	62

THÉÂTRE :

Néron veut épouser un homme	64
Dessin de Jean BOULLET	4

TATOOE



pour ARCADIE

Zen Boullet

« **ARCADIE** » présente ses
MEILLEURS VŒUX
à ses abonnés et à ses lecteurs

LA VOIX D'ARCADIE

par

ANDRÉ BAUDRY

Il y a peu de temps un congrès international de criminologie se tenait à Amsterdam. Une commission spécialement chargée d'étudier la sexologie, émis l'avis que l'homosexualité, en aucun cas, ne devait relever du code pénal.

Quand, au mois de juillet dernier, l'Assemblée Nationale française inscrivit à la liste des fléaux sociaux, celui de l'homosexualité, notre crainte fut vive de voir cette orientation sexuelle et amoureuse inscrite comme délit au code pénal français.

Les ordonnances promulguées au *Journal Officiel* du 27 novembre 1960 nous rassurent.

Pourquoi pas? Rendons hommage aux Ministres, aux hauts fonctionnaires de l'Etat, à tous ceux, qui de près ou de loin, directement ou indirectement, ont eu à connaître de la préparation de ces ordonnances, puis de leur rédaction.

L'homophilie reste, en France, hors du code pénal.

Victoire du bon sens, de la justice, de la vérité.

Nous avons nous-même dit notre complet accord avec ceux qui voulaient des textes précis concernant la prostitution et le proxénétisme. L'ordonnance précise « que l'ensemble de la législation française relative à la lutte contre le proxénétisme et à la prostitution s'applique sans distinction de sexe et indifféremment en cas de rapports homosexuels ou hétérosexuels ».

Certains journaux, au moment de la promulgation de ces ordonnances, ont fait un grand tapage autour d'arrestations d'homosexuels, à Paris, et précisément à Saint-Germain-des-Prés. Tapage inutile, tapage de mauvais aloi, que nous condamnons résolument, parce que dangereux. Ainsi ces journalistes, qui prétendent connaître tout, ont affirmé

que des homosexuels prostitués avaient été arrêtés et déférés au Parquet.

Homosexuels? Non, messieurs les journalistes! Et les services compétents de la police, comme les juges et les magistrats vous certifieraient avec *Arcadie* que c'est faux.

Jeunes gens, à la limite du jeune voyou, qui ne veulent pas travailler ou étudier, qui ont un urgent et constant besoin d'argent, et qui ont vite compris qu'il était facile de vendre ses charmes, et même de faire du chantage.

Ces jeunes prostitués raflés ici ou là sont dans la proportion de 80 % des garçons non homophiles.

Et à la différence des prostituées femmes, ils se contentent rarement du prix indiqué, ils menacent, ils volent, ils matraquent. La police le sait bien. Et *Arcadie*, depuis sa création, sans hésitation, à toujours voulu aider les pouvoirs publics dans cette lutte contre les prostitués, assassins d'homophiles, maîtres-chanteurs. Si les nouveaux textes parus peuvent éviter à nombre de vrais homosexuels les dangers de rapports avec ces prostitués, nous nous en réjouissons.

Il y a maintenant de véritables organisations qui entendent profiter des homosexuels. La presse a souvent conté les mésaventures de certains promeneurs tardifs et solitaires, entraînés dans des caves. On connaît les bords de la Seine, du Rhône, certaines plages ou promenades de cités méditerranéennes, et les drames qui s'y déroulent. Nous souhaitons ardemment que les pouvoirs publics éliminent ces bandes. *Arcadie* les y aidera.

Messieurs les journalistes, au service de la *Vérité* et de la *Justice*, je vous prie, ne confondez plus!

Les homophiles — et qui mieux que vous ne les connaît, puisque vous les approchez de près en mille occasions, de par la variété des situations qu'ils occupent dans la société — ne sont pas des prostitués, des vicieux, des êtres dangereux, sur qui il faut exciter le courroux toujours disponible du peuple.

Les nouvelles ordonnances prévoient encore un alinéa supplémentaire à l'article 330 du code pénal.

Les peines pour outrage public à la pudeur commis par des homosexuels sont doublées.

Ici même, bien souvent, nous l'avons dit, nous ne pouvons pas approuver ces excès, ces débordements.

Je n'insisterai pas, si ce n'est pour redire, que la seule

crainte de la correctionnelle est bien impuissante à freiner les aventures de certains. Tous les psychanalystes nous diront que cette détestable habitude remonte loin, dans la vie du sujet; il s'agit donc, il s'agirait donc d'*Education*.

Le jeune homophile qui a réalisé ses rêves dans la rue, ou dans certains endroits, risque, hélas, d'en être marqué sa vie entière. Nous n'aiderons jamais trop les jeunes homophiles pour leur épargner de pénibles calvaires : perte de sa situation, effets de la condamnation elle-même sur la vie morale.

Puisque l'homophilie est, c'est un fait, avant de laisser condamner ces hommes, il faut les instruire des exigences de la vie homophile. C'est à cette noble tâche qu'*Arcadie*, depuis sept années, s'emploie.

Oui, nous voulons rassembler tous les homophiles. Non pour être une force malsaine, immorale, dangereuse. Non pour être incorporée à d'autres forces, politiques ou religieuses ou doctrinaires. Non pour réaliser cette espèce de « franc-maçonnerie » dont certains se plaisent régulièrement à certifier la véritable existence.

Nous voulons rassembler les homophiles *non pour les opposer à qui que ce soit*, non pour les séparer des autres, non pour en faire une caste particulière, non pour les placer au-dessus des autres. Nous voulons rassembler les homophiles pour les mélanger davantage à tous les autres citoyens, à tous les autres êtres humains. Ils se sont toujours séparés des autres, si bien qu'on a pu leur attribuer je ne sais combien de signes distinctifs (souvent faux, ou exagérés, ou moins répandus qu'on veut bien le dire).

Mais s'ils se sont séparés des autres, s'ils vivent souvent en marge, c'est par ce que les autres n'ont jamais fait l'effort de les comprendre. Seulement la lâcheté de les maudire et de les condamner. Cet ostracisme a poussé un bon nombre d'entre eux à une vie originale. *Arcadie*, précisément, voudrait voir tous les homophiles perdre cette vie originale. Entendons-nous bien : nous l'avons assez dit en cette revue, on ne guérit pas un homophile, donc nous ne voulons pas lui faire perdre par des traitements plus ou moins sûrs et nouveaux, sa nature. Ce serait un mal plus grand que tout.

Mais nous voudrions que sa vie sentimentale, sa vie religieuse, sa vie sociale, sa vie familiale, ne fussent plus autant d'occasions d'opposition extérieure ou intérieure.

Les homophiles ne doivent pas s'exclure eux-mêmes de la vic. Et si certains veulent les en exclure, ils doivent résister. Ils sont dans le monde, comme tout être. Il y a place pour eux. Et si — comme s'en plaignait récemment un journaliste — nous faisons trop parler de nous, c'est parce qu'on se permet de parler de nous, sans nous bien connaître, en se servant toujours des mêmes qualificatifs que ceux lancés par les chansonniers par exemple.

Nous préférierions n'avoir pas à entrer en scène, mais puisqu'on nous y contraint, nous entrons en scène pour, au nom de la science et au nom de la vérité, dire ce qu'est l'homophilie en soi.

La mission d'*Arcadie* est donc de *situer* à sa vraie place, dans la société, l'homophilie et les homophiles.

C'est pourquoi, je le répète, nous condamnons les excès de certains homophiles, tout en sachant les innombrables circonstances atténuantes qu'ils ont. C'est pourquoi *Arcadie* n'élève la voix, n'existe même, que pour aider les homophiles à être tout simplement à côté des autres.

Certains homophiles considèrent *Arcadie* comme une école de vertu, donc bien désagréable et bien dépassée : c'est le plus bel hommage qu'on puisse nous rendre. On n'est jamais condamné que par les siens. En effet, nous n'approuvons pas le mal qu'ils font à l'homophilie et aux homophiles.

Nous venons de franchir une étape. Je salue cette huitième année commençante.

Nous sommes fiers de ce que nous avons accompli... et je ne dis pas, parce que cela est seulement écrit dans le cœur et dans l'âme de milliers d'êtres, la lumière, la chaleur accordées à ceux qui étaient dans les ténèbres, dans la solitude.

J'ai été — pourquoi ne pas le dire — le « directeur spirituel » de combien? et j'en ai relevé combien? et qui pourrait dire que j'ai conduit au vice, à la lâcheté, à l'abandon, à la facilité? Ah, ce n'est pas cela, *Arcadie*.

Ceux qui viennent avec nous, c'est pour une merveilleuse ascension. C'est pour atteindre un point où l'âme renouvelée et fortifiée, le cœur serein et apaisé, nous nous plaçons résolument dans le cadre universel de la destinée humaine.

Loin des autres? Opposés aux autres? Supérieurs aux autres? Moins que les autres?

Non.

Et la voix d'*Arcadie* ne s'éteindra jamais parce qu'elle sait bien qu'il y aura toujours, quelque part, dans la grande cité comme dans la petite bourgade, un être humain, jeune ou vieux, intelligent ou ignorant, qui espère entendre cette voix, et qui de cette voix sait qu'il peut entendre les paroles de compréhension et d'amour que n'importe quel homme cherche — souvent à tâtons — dans la nuit de son existence.

La voix d'*Arcadie*, à vous nos détracteurs, à vous nos justiciers, à vous, nos frères en homophilie, la voix d'*Arcadie* veut être seulement pour la *Paix*, la *Concorde*, la *Justice*, la *Dignité*!

ANDRÉ BAUDRY.

JEAN XXIII (1410-1415)

FUT-IL ARCADIEN ?

par

MARC DANIEL

A côté de la « grande histoire », ou de l'Histoire avec un grand H, les chroniques, de-ci de-là, révèlent d'amusants à-cotés, d'où ne sont pas absentes les rencontres les plus piquantes.

En est-il de plus inattendue que la présence, au Palais du Latran, de l'an 1410 à l'an 1415, d'un pontife du nom de Jean XXIII, que ses ennemis accusaient de... ce que vous pensez ?

Mais, dira-t-on, l'autre Jean XXIII, le successeur de Pie XII, pourquoi dès lors ne porte-t-il pas le numéro suivant ? Pourquoi n'est-ce pas Jean XXIV qui convoque présentement le 20^e. Concile œcuménique ?

C'est que le premier Jean XXIII, celui dont nous nous occupons ici, avait un concurrent : un nommé Grégoire XII, qui siégeait à Gaëte — sans compter un troisième candidat, qui s'intitulait Benoît XIII et occupait le Palais des Papes d'Avignon.

Or, très curieusement, le cardinal Roncalli, lors de son accession au trône pontifical en 1958, a choisi délibérément d'ignorer ce lointain Jean XXIII et de le considérer comme nul et non avenu dans la liste des successeurs de saint Pierre. Du strict point de vue historique, cette décision était des plus étonnantes, car le prédécesseur du premier Jean XXIII, Alexandre V, compte si bien dans la numérotation officielle que le premier pape qui, par la suite, choisit le nom d'Alexandre se donna le numéro VI : c'était, comme chacun sait, le célèbre Rodrigue Borgia,

auquel S. H. Arnaud-Lefoulon consacra naguère une chronique en *Arcadie*.

Dans cette lutte embrouillée qui, de 1378 à 1415, opposa l'un à l'autre deux puis trois papes rivaux, on considère d'ordinaire (bien que l'Eglise ne se soit jamais prononcée formellement à ce sujet) que ce sont les papes siégeant à Rome qui sont « les bons » : Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII. Puis, à partir du concile de Pise (1409) qui prétendit mettre fin au schisme, la tiare authentique aurait coiffé Alexandre V, nommé par cette assemblée, et, après lui, son successeur Jean XXIII. Le pape « de Rome », Innocent VII, ayant refusé de se soumettre aux décisions du Concile de Pise, fut chassé de la ville éternelle. Réfugié en Italie du Sud, à Gaëte, il eut un successeur, Grégoire XII, qui, de façon assez paradoxale, compte lui aussi dans la numérotation définitive des papes, puisque le Grégoire suivant (élu en 1572) devait porter le numéro XIII.

Le schisme ayant pris fin au Concile de Constance, en 1415, on reprend la liste unique, à partir de Martin V, les trois rivaux traditionnels étant éliminés.

En ce qui concerne les papes siégeant à Avignon, on les considère « officiellement » comme des faux papes : Clément VII et Benoît XIII. Cela est si vrai que, par la suite, Jules de Médicis, élu en 1523, devait prendre à nouveau le nom de Clément VII, et le cardinal Orsini, élu en 1724, celui de Benoît XIII, marquant par là, l'un et l'autre, qu'ils estimaient que leurs prédécesseurs avignonnais n'entraient pas en ligne de compte pour la numérotation définitive.

La décision du cardinal Roncalli en 1958 a bouleversé cette tradition, non sans compliquer les choses : car, si le premier Jean XXIII n'était pas le « vrai » pape (et cela ressort implicitement de son exclusion de la numérotation), c'est que le Concile de Pise, en 1409, avait outrepassé ses droits en nommant un pontife; et par conséquent Alexandre V n'était pas réellement pape; et par conséquent le cardinal Borgia, en 1492, aurait dû s'intituler Alexandre V et non Alexandre VI; etc. Telles sont les questions épineuses que peut soulever la simple question du numéro d'ordre d'un évêque de Rome. Mais nous n'allons quand même pas créer un schisme pour le plaisir de nommer l'ex-cardinal Roncalli Jean XXIV!

Quoi qu'il en soit, la personnalité du Jean XXIII du moyen âge n'a guère de rapports avec celle de son lointain successeur. Il est vrai que les vertus qu'exigeait la fonction pontificale au xv^e siècle ne ressemblaient pas non plus à celles que nous jugeons souhaitables au xx^e; un pape botté et casqué avait, alors, plus de chances de se maintenir sur la chaire de saint Pierre qu'un pape pacifique, et les brutalités jouaient plus de rôle dans les conclaves que la pieuse diplomatie des *monsignori*.

Dans ce contexte assez particulier, il ne parut pas absolument étonnant aux gens de l'époque que le pape Boniface IX, en 1402, conférât la pourpre cardinalice à un prêtre-soldat, du nom de Balthazar Cossa, qui n'exhalait pas à proprement parler une odeur de sainteté. On racontait beaucoup de choses sur lui : les uns disaient qu'il était napolitain, de famille noble, et qu'il s'était rendu coupable de crimes dans son pays; d'autres prétendaient qu'il avait exercé la piraterie en Méditerranée, rançonnant les navires de commerce à l'aide d'une bande de hors-la-loi. Quant à ses mœurs, on n'en parlait guère, de peur d'avoir trop à en dire.

Mais ce singulier prêtre était un homme à poigne : on le vit bien lorsque, nouveau cardinal, il se mit à la tête d'une armée et alla s'emparer de Bologne d'où il délogea le duc de Milan. Pour le remercier, le pape Innocent VII, successeur de Boniface IX, le nomma légat pontifical dans cette même ville de Bologne. Cela équivalait, en ces temps troublés, à lui livrer la cité pieds et poings liés : les Bolognais s'en aperçurent bientôt. Mis en coupe réglée, ils furent traités comme pays conquis par leur nouveau maître; de ses curieuses méthodes administratives on devait d'ailleurs reparler plus tard.

L'argent ainsi accumulé allait bientôt permettre au cardinal botté de viser plus haut. Justement le Concile de Pise se réunissait, pour mettre fin au schisme. Le cardinal Cossa s'y démena beaucoup, et, dit-on, y dépensa beaucoup d'argent; toujours est-il qu'un nouveau pape fut élu (soi-disant pour remplacer les deux autres, bien que ceux-ci ne fissent pas mine de renoncer pour autant!), et ce nouveau pape était, comme par hasard, un ami du légat de Bologne. Il prit le nom d'Alexandre V. Outré, le pape de Rome, réfugié à Gaète, excommunia Cossa; mais ce dernier s'en moquait bien! Alexandre V n'avait pas de santé. Il

eut le bon esprit de mourir au bout d'un an; la poire était mûre : le cardinal Cossa réunit les cardinaux à Bologne, et ce qui devait arriver arriva : le 17 mai 1410, il était élu pape et prenait le nom de Jean XXIII.

Sur cette élection, on a raconté toutes sortes de choses. Ses ennemis prétendirent qu'il avait placé lui-même le manteau pontifical sur ses épaules, avant même d'être élu : c'est sans aucun doute une fable. Mais il ne semble pas du tout invraisemblable qu'il ait bel et bien acheté les voix des cardinaux : cela lui fut reproché publiquement plus tard.

En attendant, le nouveau pape, ayant dûment excommunié ses rivaux d'Avignon et de Gaëte, gagna Rome. Il sut du moins y faire régner l'ordre. Mais il avait, pour faire rentrer l'argent dans les coffres pontificaux, des méthodes toutes personnelles, et les différents pays d'Europe ne tardèrent pas à s'interroger sur la légitimité d'un Saint-Père aussi hors-série. Peu à peu, tous ses partisans se détachèrent de lui, et finalement il dut se résoudre à convoquer un grand concile œcuménique, pour en finir. Par mesure de précaution, le lieu choisi pour l'assemblée fut Constance, en Allemagne, loin des guerres civiles italiennes.

Jean XXIII avait réuni le Concile de Constance sans aucun enthousiasme; il se doutait probablement de ce qui allait se produire. En fait, dès l'ouverture des débats, les témoignages contre lui affluèrent. On lui reprochait son avarice, son avidité, sa cruauté, sa lubricité, etc.

« Je ne me rappelle pas », s'écria le chanoine Dietrich de Nieheim, « avoir jamais entendu rapporter des choses si horribles sur le compte de personne, qu'il s'agisse d'incontinence, d'inceste et d'adultère, de stupre et même de ce grave péché qui attira la malédiction divine sur les enfants d'erreur, comme l'atteste la rumeur publique tant à Rome qu'à Bologne » (1).

Le 2 mai 1415 (le Concile s'était ouvert le 7 novembre précédent), un acte d'accusation en règle était déposé contre le pape : l'article 9 répète l'accusation de sodomie formulée par le chanoine de Nieheim. Dans l'intervalle, Jean XXIII s'était enfui de Constance, peu soucieux d'avoir à fournir des réfutations pour des accusations par trop embar-

(1) Theodoricus De Niem: *De Vita ac Fatis Johannis Papae XXIII* (éd. H. von der Hardt, *Rerum Concilii Oecumenici Constantiensis...*, t. II, Francfort-Leipzig 1697, in-fol., col. 336).

rassantes (le mémoire d'accusation comprenait 70 articles). Mais, rattrapé grâce à la trahison du duc d'Autriche chez qui il s'était réfugié, il fut enfermé à Rudolfzell. Le 20 mai, pour éviter le pire, il rendait les sceaux pontificaux; trop tard : le 29 mai, il était solennellement déclaré déchu et privé de tous droits et titres, pour plusieurs raisons, parmi lesquelles « le scandale occasionné à l'Eglise de Dieu et au peuple chrétien par sa vie et ses mœurs détestables et déshonnêtes, aussi bien avant son accession au trône pontifical que depuis, jusqu'à ces derniers temps... ».

La fin de ce condottiere de la papauté fut moins fracassante que ses débuts. Il eut le bon sens de comprendre que les beaux temps du schisme étaient révolus; Grégoire XII, à Gaète, abdiquait spontanément; Benoît XIII, chassé de partout, se réfugiait dans une forteresse isolée sur la côte du Levant espagnol. Un nouveau pape, Martin V, choisi par le Concile de Constance, ralliait à lui toute la chrétienté. Aussi Jean XXIII ne s'obstina-t-il pas. Emprisonné conformément à la sentence de 1415, il travaillait à se réconcilier avec son successeur. Finalement libéré en 1418 contre le versement de 35 000 florins d'or, il regagna Rome, baisa la mule de Martin V, fut en échange nommé cardinal une seconde fois (c'est sans doute un des rares exemples de prélat cardinalisé par deux papes différents à dix ans d'intervalle!), et mourut — pieusement, dit-on — le 22 novembre 1419. Quant au siège pontifical, il avait connu d'autres orages, et il devait encore en voir de pires : les Saints-Pères se suivent et ne se ressemblent pas toujours.

Reste, pour nous autres contemporains de Jean « XXIV », à apprécier ce qu'il y a d'exact dans l'accusation de sodomie portée contre ce Jean XXIII peu banal.

A vrai dire, une telle accusation était, à l'époque, « classique » : hérésie, sorcellerie et sodomie étaient, si j'ose ainsi m'exprimer, les trois mamelles où s'abreuvaient traditionnellement les adversaires des papes.

Il n'y a rien à retenir du témoignage, par trop favorable, de certains partisans de Jean XXIII : ainsi, le Florentin Luca della Robbia le dépeint comme « orateur, poète distingué, profond philosophe », ce qui est pour le moins douteux. Le chroniqueur de l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris, voyait en lui un « homme noble et habile dans ses affaires », ce qui est déjà plus neutre. Plus tard, l'his-

torien des papes, Platina, fera de lui un docteur en droit civil et canonique. Tout cela n'a guère de valeur au point de vue historique.

En réalité, il semble bien que l'avarice, la cupidité, la cruauté de Jean XXIII ne puissent pas être sérieusement mis en doute; les participants du concile de Constance savaient parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, et le principal intéressé lui-même aime mieux fuir que se défendre contre des accusations si solidement étayées. On prétendit même qu'il avait acheté à beaux deniers comptants les voix des cardinaux pour son élection, et c'est peut-être pour cette raison que le cardinal Roncalli, en 1958, a choisi de ne pas le compter dans la liste des papes légitimes élus sous l'inspiration du Saint-Esprit, le Saint-Esprit ayant pris en l'occurrence des aspects un peu trop métalliques, sonnants et trébuchants.

Quant à l'« impudicité » de Jean XXIII, le moins qu'on puisse dire est qu'elle s'exerçait, selon les témoignages, dans toutes sortes de directions variées, et que ce successeur de saint Pierre pêchait indifféremment « en eau douce et en eau salée ».

Parmi les accusations formulées contre lui à Constance, figure celle d'avoir séduit ou violé deux cents jeunes filles, veuves et religieuses dans la seule ville de Bologne au temps où il exerçait les fonctions de cardinal-légat. On prétendait même qu'il avait forniqué avec sa propre belle-sœur.

Tout cela est loin d'être historiquement prouvé. Les moyens nous manquent absolument pour le contrôler. De toute façon, si cet incendiaire personnage accumulait ainsi les « conquêtes » féminines, il n'y a rien d'impossible, au contraire, étant donné les mœurs de l'époque, à ce qu'il ait aussi porté ses désirs sur de jeunes adolescents : cela était considéré, dans cette Italie du « Quattrocento », comme la plus banale des peccadilles et le plus agréable des passe-temps; bien d'autres séducteurs en firent la démonstration par la suite, ne serait-ce que César Borgia, fils de pape et grand homme de guerre et de rapine comme Jean XXIII.

Mais, plutôt que ces accusations vagues et rédigées en termes d'anathèmes bibliques, nous aimerions mieux, de notre point de vue d'historien, un fait précis et contrôlable; à vouloir trop l'accabler, les ennemis de Jean XXIII ont, en somme, plutôt réussi à nous faire douter de sa culpabilité.

Aussi bien, il n'était ni le premier pape à être accusé de sodomie, ni le dernier. Avouerais-je que, pour ma part, cela m'est totalement indifférent? Mais peut-être les lecteurs d'*Arcadie* s'en doutent-ils déjà...

MARC DANIEL.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE SUR JEAN XXIII

L'essentiel de la vie de Jean XXIII nous est surtout connu par les débats de son procès au Concile de Constance. Ceux-ci (y compris le célèbre pamphlet *De Vita et Fatis Johannis Papae XXIII* du chanoine Dietrich de Nieheim ou Thierry de Niem) ont été publiés par Hermann von der Hardt dans les trois volumes in-folio intitulés *Rerum Concilii Oecumenici Constantiensis de Pace ac Unione Ecclesiae Libri VI* (Francfort-Leipzig, 1697-1700). C'est également là qu'on trouvera le texte des 70 articles d'accusation où figure le crime de sodomie.

Parmi les auteurs postérieurs qui se sont occupés de Jean XXIII, il faut citer entre autres Platina, *De vitis Pontificum Romanorum* (éd. au t. III, 1^{re} partie, des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori, 1915) et la notice sur Jean XXIII dans le *Liber Pontificalis* (éd. L. Duchesne, t. II, 1892, p. 512 sq.). Pratiquement tous les chroniqueurs du début du xv^e siècle ont plus ou moins fait allusion aux accusations portées contre Jean XXIII, soit pour les appuyer soit pour les réfuter.

Les historiens des Conciles ont étudié le procès de Jean XXIII dans le cadre du Concile de Constance : notamment K. Hefele (*Histoire des Conciles*, trad. fr. H. Leclercq, t. VI, 2^e partie et t. VII, 1^{re} et 2^e parties), qui rejette les accusations portées par Dietrich de Nieheim.

Il faut faire également entrer en ligne de compte la littérature relative au Grand Schisme et à ses suites : en français, ce sont essentiellement L. Salembier, *Le Grand Schisme d'Occident* (Paris, 1900) et J.-B. Christophe, *Histoire de la Papauté au XV^e siècle* (Lyon, 1863, 2 vol.), tous les deux écrits d'un point de vue très catholique.

Enfin Jean XXIII a fait l'objet d'une monographie en langue allemande : Hunger, *Zur Geschichte Papstes Johannis XXIII* (Bonn, 1876), qui ne figure pas à la Bibliothèque nationale de Paris.

LE GARS DES ISCLES

par

YVES CERNY

Administrativement tourné vers Clermont-Ferrand, économiquement vers Saint-Etienne et Lyon, mon pays natal est cependant de langue d'oc et c'est bien du midi qu'il relève, qu'il reçoit lumière et chaleur, c'est bien des garrigues ardentes du Gard que montent vers lui, à travers les Cévennes, les premières douceurs du printemps comme les vents brûlants de l'été.

Enfant, j'aimais que ma vieille ville conservatrice, après avoir perdu son mur d'enceinte, eût gardé une rue « Portail d'Avignon » et je rêvais d'un pays de légende où l'Arlésienne, Mircille, Tistet Védène et le beau troubadour de *Numa Roumestan* continueraient de vivre dans le plus prestigieux des décors.

Beaucoup plus tard, vint un temps où je résidai à Marseille. J'aime Marseille, Marseille l'exceptionnelle; pourtant, Marseille n'a pas comblé tous mes vœux. Je lui ai reproché d'être trop tournée vers la mer, vers les départs et un exotisme facile. Elle m'a, parfois, donné l'envie de revenir vers l'intérieur, vers ce qui restait pour moi le vrai, l'irremplaçable « midi » avec Nîmes pour capitale, Arles, Tarascon, Avignon pour vassales.

J'ai déjà dit, dans ces pages, mon attachement à Beaucaire (1).

Je voudrais raconter, aujourd'hui, ce qu'il m'advint un jour — au cœur de l'été — où, tournant le dos à la côte, j'avais éprouvé le besoin de me retremper dans le grand midi torride.

*
**

(1) *Arcadie* n° 61 : « Le Château de Beaucaire ».

Mon vélo confié aux bagages, j'avais pris de bonne heure un express qui s'arrêtait à Tarascon.

Ayant récupéré ma bicyclette au fourgon même, je partis pour la Montagnette, où je voulais voir l'abbaye de Saint-Michel de Frigolet (à nous, vieux Père Gaucher!), puis pour Maillane, afin de saluer la maison de Mistral.

A midi, après avoir flâné, je m'étais attablé sous les platanes de la place de l'Horloge, à Avignon; après quoi, en plein cagnard, sans prendre le temps de souffler, j'avais attaqué la route de Villeneuve-lès-Avignon et d'Aramon.

Le torse nu, habillé en tout et pour tout d'un short vraiment court et de sandales qu'un simple croisillon retenait à la pointe des orteils, je m'étais lancé sur une route que je revois blanche de poussière et écrasée de soleil, étroite, sinueuse, souvent proche du fleuve, parfois enfoncée dans les terres.

Le Rhône est très irrégulier. Son cours méridional est encombré de ces îlots de gravier et de sable que le courant forme et déforme, que les crues emportent — malgré la végétation qui parvient à y pousser — et que les basses eaux révéleront de nouveau à la saison suivante. Ce sont les iscles.

A main gauche, tantôt large, tantôt étroite, une bordure d'alluvions, avec ses saules, ses arbres légers, ses plantes aquatiques, me séparait du fleuve et de ses iscles.

L'ardeur du soleil était telle que, bien qu'habitué à aller tête nue, j'avais pris dans une des sacoches et coiffé sans devant derrière une invraisemblable petite casquette de toile, jadis blanche, que le propriétaire de la bicyclette m'avait prêtée avec sa machine.

Brusquement, le besoin irrésistible de faire la sieste s'abattit sur moi. Je pris le premier sentier qui descendait vers la berge et, mon vélo sous le bras, progressai vers le fleuve à travers le maquis des arbustes feuillus, parsemé de petites dunes de sable.

Loin de la route, je trouvai enfin une clairière qui me plut et, ne gardant que mon short, ceinture défaite pour être à l'aise, m'endormis d'un coup, la tête à l'ombre.

*
**

Ce fut la brûlure du soleil sur mon visage qui me réveilla, avec le grésillement agaçant des insectes autour

de ma tête et aussi — la conscience de ce que je faisais là me revenant plus complètement — le sentiment d'une présence étrangère.

Je me réveillai tout à fait et aperçus un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, blond, doré par le soleil et tout nu. Il était assis sur un tronc d'arbre délavé, que le courant avait, un jour, entraîné jusque-là, et me regardait attentivement sans que son visage exprimât quoi que ce fût.

Il parla le premier :

— C'est pas bon de dormir la tête au soleil : ça donne des rêves fous.

Je me justifiai rapidement :

— Je m'étais couché à l'ombre de cet arbuste; le soleil a tourné.

J'ajoutai presque aussitôt, sans y croire beaucoup :

— Serais-je tombé, par hasard, dans un camp de nudistes?

Il eut un bref sourire, fit un geste de l'épaule, puis répondit :

— Je suis seul.

— Il y a longtemps que tu es là, à me regarder?

Je l'avais tutoyé : il me paraissait tellement plus jeune que moi! Tranquillement, il en usa de même :

— Dix minutes, peut-être. J'allais te réveiller, à cause du soleil. C'est pas bon de dormir comme ça...

— Oui, je sais. Ça donne des rêves fous!

Si j'avais, un peu vite, repris la fin de sa phrase, c'était, je pense, parce que, son tutoiement m'ayant surpris, je voulais marquer que je dirigeais la conversation.

Il fit un petit geste et ne dit rien.

Aussitôt, je me reprochai cette sottise réaction de bourgeois soucieux de convenances et repris :

— Tu as raison! Je vais me plonger la tête dans l'eau. Ça me fera du bien. Montre-moi le chemin.

Il se leva immédiatement :

— Par là!

Mais il s'arrêta au bout de deux pas :

— Ben quoi! T'enlèves pas ta montre? Ni ton short?

Je dégrafai le bracelet-montre et le mis dans une de mes poches, plié dans mon mouchoir à cause du sable. Avant de faire glisser le short, je fis un rapide tour d'horizon.

— T'inquiète pas! fit mon compagnon. Y vient jamais personne.

— Je suis bien venu, moi!

— Exception qui confirme la règle.

Sa réplique m'avait un peu agacé. De nouveau, je fus mécontent de ma réaction. Je voulus lui sourire, mais il marchait sans m'attendre et j'eus tout loisir de regarder son corps bien fait et certainement développé par la pratique des sports.

— Dis-moi? Tu es donc toujours à poil, qu'on ne voit même pas la trace d'un slip?

Il se retourna et me fit remarquer, au niveau de la ceinture et en haut des cuisses, une très légère différence dans la teinte du hâle.

— Je mets jamais de slip. Le matin, quand je me lève, j'enfile un short et des sandales. Puis, je pars dans la colline. (Le soir, je viens ici.) Au premier tournant (à cause de ma tante), j'enlève les sandales. Sur le plateau, j'enlève le short. Et voilà! Là-haut, il y a un berger, avec les moutons. La première fois, il a été un peu suffoqué de me voir arriver comme ça. Après, il a fait comme moi. C'est marrant.

— Il est — comment — ton berger? Jeune, vieux?

— Jeune.

Je n'osai pas en demander davantage. Était-ce le « petit pâtre brun » de *Cyrano*, sans le « rouge béret »; était-ce un de ces grands paysans de Provence, noirs de cheveux et d'yeux, tout brûlés de soleil, costauds, un peu lents? Quel couple faisait-il avec mon compagnon, blond, au hâle doré, souple dans sa carrure?

Je pensai alors à notre différence d'âge et admis qu'elle me préoccupait, sans doute, plus que mon jeune gars. Je pensai aussi que son tutoiement si facile pouvait tout bonnement résulter de ce qu'il devait, socialement, me situer à un niveau modeste et, probablement, proche du sien. Il suffisait de voir mon équipement : un vélo, aux pneus et aux freins en bon état mais au cadre éraillé, à la selle noire par la sueur; un short « bien fatigué, peuchère »; des sandales, n'en parlons pas! enfin, l'infâme petite casquette, à la visière toute démolie, qui pendait à une branche du guidon, symétrique de la chemisette froissée...

Ma façon de m'exprimer aurait pu l'avertir (tout en

m'y efforçant, je n'ai jamais pu parler simplement : c'est de naissance...) si mon accent « pointu » ne l'avait sans doute détourné de s'interroger sur mon vocabulaire et ma syntaxe : je parlais autrement parce que j'étais d'ailleurs.

Oui, c'est bien cela : j'étais de son bord et mon tutoiement d'ainé était une invitation à faire de même.

Marchant sur de gros galets, nous étions entrés dans l'eau du fleuve, mais il n'y en avait que jusqu'aux genoux.

Il eut alors un geste plein d'obligeance, qui me toucha beaucoup. (Je ne sais pourquoi, son visage régulier, viril mais peu expressif m'avait, dès l'abord, amené à le considérer comme devant être assez indifférent et même personnel. En quoi, sans doute, j'avais tort, puisque sa première intention, à mon égard, avait été de m'éviter une insolation.)

Venu à côté de moi, il remplit d'eau fraîche ses mains réunies en conque et la fit couler sur ma nuque. Il recommença plusieurs fois.

— Ça va mieux? demanda-t-il.

Je m'efforçai d'exprimer cordialement ma reconnaissance :

— Merci, t'es un bon gars!

Je relevai enfin la tête et regardai plus attentivement son visage : tout y était simple et droit, avec un rien d'obstiné dans le front et le menton. Ses yeux, couleur de noisette sous des sourcils blond foncé assez fournis, souriaient plus que sa bouche, grande, saine, immobile.

Je demandai :

— Y a pas un coin, par là, avec un peu plus d'eau, pour se baigner?

— Faut se méfier des courants, répondit-il. Mais, là, sous la grosse branche, c'est plus profond.

Il s'y dirigea et je le suivis. Comme lui, je me jetai en avant pour atteindre la branche; comme lui, je laissai mon corps flotter au gré de l'eau. Cette caresse humide était un délice.

Nous nous taisions, nous regardant de temps en temps et apprenant à nous connaître.

Ce fut lui qui décida :

— Viens! On va aller se sécher sur le sable.

Nous sortîmes de l'eau et il me guida vers une petite butte d'environ un mètre cinquante, formée par l'accumulation du sable contre un rocher. Il la gravit, s'assit. Dès que je fus à côté de lui (« Dis donc! Ce que c'est chaud... »),

il se laissa glisser jusqu'en bas comme un gosse et je regardai le double sillon arrondi que son passage avait laissé.

Il s'était retourné, paraissant attendre que j'en fasse autant. Voyant que je ne bougeais pas, il regrimba en quatre enjambées à mon côté, fit semblant de s'asseoir mais, d'un saut, se plaçant derrière moi, pesa de tout son poids sur mes épaules.

— Et voilà! cria-t-il, triomphant, pendant que je traçais, à mon tour, deux sillons parallèles, arrondis et un peu plus larges.

Dans ma surprise, j'avais laissé mes jambes écartées et c'est sur un coussin de sable que je me trouvai assis au pied de la butte.

Je me relevai aussitôt, en me frottant :

— Eh ben, mon vieux! Tu parles d'un séchoir...

J'avais dû, cette fois, trouver le ton exact car il éclata de rire.

Il me rejoignit en se laissant, de nouveau, glisser.

Il fit rapidement une troisième glissade mais, cette fois, arrivé en bas, se remit debout et m'invita à le suivre :

— On va voir si t'es courageux! annonça-t-il.

Je me demandai quelle nouvelle fantaisie serait la sienne.

Il s'était dirigé vers une clairière de sable blanc, inondé de soleil et dont, sous mes pieds pourtant endurcis, la température me parut tout juste supportable.

Debout, les pieds joints, les bras tendus comme s'il s'apprêtait à plonger, il attendit que j'aie pris la même position pour se laisser tomber en appui avant. Comme lui, je me reçus élastiquement sur les avant-bras et le regardai.

— Couché! commanda-t-il d'une voix sans réplique et je vis son corps se rapprocher du sol.

Je m'étendis aussitôt et ne pus retenir un cri : poitrine, ventre, cuisses venaient d'entrer, d'un coup, au contact du sable surchauffé. Cependant, le plus dur était fait : il suffisait d'attendre que ma couche tiédisse sous moi.

Je me tournai vers mon compagnon pour marquer que, cri à part, j'avais supporté l'épreuve, quand son air légèrement narquois m'alerta. Habilement soulevé sur les genoux et les coudes, il avait réussi à faire le pont et à protéger ce qui, évidemment, aurait été le plus sensible.

— Tu triches!

D'un bond, je fus près de lui. Sans hésiter, je m'assis sur ses reins et pesai un bon coup pour l'obliger à s'aplatir.

— Ah!... tu m'écrases! fit-il d'une voix assourdie. Mais le ton n'exprimait aucun reproche...

Je restai ainsi les quelques secondes nécessaires pour établir que j'étais le plus fort, puis m'étendis à son côté et, d'une main autoritaire, le fis tourner sur lui-même.

Il devait attendre ce geste car il se rapprocha de moi et sa main chercha mon épaule. Alors, je le pris dans mes bras.

Un humour incorrigible m'offrit, à ce moment, la satisfaction gratuite d'évoquer (le temps d'un sourire qu'il ne vit pas) cette formule d'un candidat aux dernières élections cantonales, à la Belle-de-Mai : « Et maintenant, la parole est aux actes! »

*
**

Pourquoi ce bois léger, qui nous entourait, n'aurait-il pas été celui de l'Altis et nos jeux, ceux de la palestre? Pourquoi, en revenant vers le Rhône, n'aurais-je pas pensé aux athlètes d'Olympie se dirigeant vers l'Alphée?

Encore une fois, mon petit gars m'avait précédé et j'avais cru sentir en lui un souci d'indépendance.

Et voici que je commençais à me laisser prendre à son charme, que j'espérais que cette rencontre aurait une suite...

Que savais-je de lui? Rien — même pas son prénom — sauf qu'il était jeune, sain et beau; sauf, aussi, qu'il devait se trouver là en vacances.

Un instant, je l'imaginai venant me retrouver à Marseille, entrant dans mon petit appartement, se mettant à l'aise.

Que désirerait-il? Assister à une rencontre sportive, se baigner aux Catalans, monter à la Bonne Mère, faire un tour dans les vieux quartiers ou manger une glace sur la Canebière?

Je n'en avais aucune idée, mais j'étais persuadé qu'il arriverait en sachant parfaitement ce qu'il voulait, qu'il l'énoncerait comme une vérité d'évidence et que je dirais : « D'acc! », parce qu'à moi aussi, à ce moment, cela paraîtrait la seule chose à faire, d'urgence.

Après?

Après... Je ne savais pas, sauf que cela dépendrait encore de lui et qu'il pourrait, partageant ma couche, vouloir se comporter le plus fraternellement du monde aussi bien que se remettre entre mes bras...

*
**

Nous étions entrés dans l'eau pour nous débarrasser de tout ce sable qui avait envahi jusqu'à nos cheveux.

Nous nous étions baignés, accrochés à la grosse branche.

Nous ne parlions pas.

Que n'aurais-je pas donné pour connaître ses pensées : j'avais tellement peur de commettre une maladresse en posant une question, en exprimant un espoir!

La grande vibration du soleil me parut, soudain, moins ardente, la lumière moins verticale. Depuis combien de temps me trouvais-je dans les iscles?

— Quelle heure peut-il bien être?

Il regarda le ciel, l'ombre de l'arbre penché sur l'eau :

— Quatre heures et demie, cinq heures.

Il comprit que je pensais au retour :

— Tu viens d'où?

— De Marseille. Par le train jusqu'à Tarascon, et puis la Montagnette, la route en flânant. J'ai cassé la croûte à Avignon. Mon idée, c'était de passer par Montfrin, de m'arrêter à Beaucaire, de suivre le Rhône jusqu'à Trinquetaille et de prendre le train à Arles.

Il ne disait rien, paraissant réfléchir. Peut-être suivait-il ce trajet par la pensée. Il finit par me demander :

— T'es pas en vacances?

— Pas encore; en septembre.

— Moi, c'est ma dernière semaine. Je repars dimanche prochain.

— Dimanche soir?

Il eut une brève hésitation, comme s'il envisageait la possibilité de ne repartir que le soir.

— Non, dimanche matin.

Nous étions revenus sur le sable et marchions silencieusement vers le bosquet où j'avais laissé mes affaires. Cette fois, il était à mon côté.

— Dis-moi...

Je m'étais arrêté. Il s'arrêta aussi et nous nous tournâmes l'un vers l'autre.

Je regardai son visage clair, ouvert et où, cependant, je ne lisais toujours rien, rien d'autre — peut-être — qu'un léger voile, que l'absence absolue de sourire.

Je posai ma main sur son épaule nue, n'osant plus, maintenant, le reprendre dans mes bras, redoutant, devant un geste d'amitié trop tendre, de le voir se raidir et, peut-être s'éloigner.

Et puis, rapidement, me penchant (car je le dominais d'au moins cinq centimètres), je posai mes lèvres sur l'autre épaule, remontant rapidement vers le cou, l'oreille, le front.

Il n'avait pas bougé et je m'étais retiré, incertain.

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'inouï.

D'abord, de sa voix assez grave, mais contenue et où l'accent méridional n'était plus qu'une harmonie atténuée, il me dit :

— J'aime pas embrasser.

Ensuite, il se jeta en avant et plaqua sur ma joue un gros baiser goulu, un de ces baisers que l'on disait, quand j'étais enfant, « de nourrice ».

Quand l'idée de refermer mes bras sur lui me reprit, il était en marche vers mon vélo et se penchait pour vérifier la pression des pneus.

Je ne pus que le rejoindre et me préparer à partir. Ce fut vite fait : le short, les sandales. Roulée en boule, la petite casquette était déjà au fond d'une des sacoches. Un peu plus soigneusement pliée, la chemisette alla la rejoindre.

Sans que j'eusse vu où il l'avait trouvé, mon camarade avait, lui aussi, mis un short. Il tenait ses sandales à la main.

Il fit : « Allons ! » et nous rejoignîmes la route.

Pendant cette centaine de mètres, parcourue en silence, je me demandai ce que je devais faire. Me trompais-je vraiment en pensant que, s'il avait eu le désir de me revoir et qu'il eût estimé la chose possible, il me l'aurait dit sans hésiter, comme il avait su prendre l'initiative de nos jeux ?

Sur la route, déjà en selle, je me décidai à demander :

— Alors, adieu ?

Le visage fermé, il me serra la main d'une poigne particulièrement énergique et mit fin à notre rencontre en reprenant les mêmes mots, avec une autre intonation :

— Alors, adieu !

YVES CERNY.

CONFUCIUS

OU UNE RELIGION ACCESSIBLE

AUX HOMOPHILES

par

MAX JURTH

L'œuvre de Confucius (ou, pour lui donner son nom chinois, Kong-Fou-Tseu), qui vécut en Chine de 551 à 479 avant J.-C., ne constitue pas un texte unitaire.

Elle nous a été conservée surtout dans plusieurs ouvrages de ses disciples. Comme il est indispensable d'exercer parmi eux une sélection, il est probable que l'intérêt, de notre point de vue, varie d'une édition à l'autre. En outre, l'ancienne écriture chinoise se prête à des interprétations assez discordantes, et il arrive fréquemment que des traducteurs occidentaux suppléent par la fantaisie à leur manque de compétence lorsque le sens d'un passage reste obscur pour eux. La traduction en langue anglaise faite par le Chinois Lin-Yu-Tang donne une idée, par les lourds commentaires philologiques dont elle s'accompagne, des difficultés auxquelles se heurte même un Chinois érudit. Toutefois, sa version coïncide, sur les points essentiels, avec ce qui m'avait le plus extraordinairement captivé dans un résumé de la traduction intégrale du sinologue allemand Wilhelm, publié et commenté par Rudolf von Delius dans la « Bibliothèque populaire » de Ph. Reclams.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de citer ici le nom de Delius, et s'il m'était permis de suggérer quelques livres allemands comme dignes d'être connus en France, je donnerais aux siens une place de choix. Dans ses essais *Philosophie de l'amour* et *Psychologie de l'Empire romain*, son intuition reconstruit les personnages et les faits à partir de sources souvent médiocres, confuses et calomnieuses (ainsi Néron, vu à travers les Juvénal et autres), et nous les rend plausibles et réels, tout en nous épargnant le détail de ses méthodes et de ses recherches de savant probe et sérieux. Si ses interprétations aboutissent souvent à un facteur homophile et l'expliquent, ce n'est certes pas parce que l'auteur est « engagé » dans ce sens, mais parce qu'il s'est libéré de tout préjugé. C'est sa clairvoyance, et non sa tendance per-

CONFUCIUS

sonnelle, qui lui permet de reconnaître par exemple que tout ce que nous admirons dans la civilisation grecque est inconcevable sans ce facteur homophile. L'idée que le christianisme est indéfendable et que la vie humaine était plus sensée dans l'Antiquité païenne — idée qui a fait son chemin en Allemagne depuis Nietzsche — s'épure, chez Delius, de tout excès et de toute amertume, et ne recule plus devant le tabou de la morale sexuelle. Ce que Delius a à nous dire, ce sont des vérités simples et claires, sans qu'il éprouve le besoin de recourir à un substrat dialectique compliqué ni à l'arsenal d'une terminologie confuse, si chère à nos philosophes et « psychologues ».

Mais, hélas, ce sont ces vérités-là qu'aujourd'hui encore la plupart des hommes se refusent à voir. Ce simple fait devait prédisposer Delius à étudier les anciens philosophes chinois, Confucius et Lao-Tseu, qui tous deux souffrirent de ce que personne ne comprit leur doctrine, qui est la simplicité même. L'analogie avec notre époque est palpable : alors comme aujourd'hui les institutions et les conventions de l'esprit devenaient un danger par l'épanouissement de la vie, la vie « devenait artificielle ». Et Delius, à la fois plus conséquent et plus mesuré que Nietzsche, cherche la solution, comme Confucius et Lao-Tseu, en opposant l'instinct, y compris la simple vérité du cœur, aux préceptes qui s'en écartent par trop, en adaptant ces derniers, ce qui était l'objectif essentiel de Confucius. Car, aux yeux du philosophe chinois, les traditions de son temps paraissent bonnes dans leur fond (ce que l'on ne peut certes pas dire des nôtres), mais leur signification réelle s'était perdue, de même que les rites et les institutions avaient dégénéré par dessèchement, d'où le désordre social, le mauvais gouvernement, l'abrutissement général.

Telles étaient les tâches que s'assignaient Confucius et Lao-Tseu, mais les remèdes qu'ils proposent sont en apparence opposés.

Lao-Tseu, en apparence nihiliste, se borne à se replier sur soi, en déclarant que chaque être trouve en lui-même tous les ressorts pour vivre correctement, et qu'il suffit de se garder de toute perturbation extérieure. Doctrines et musiques ne pourraient que troubler ce miroir infallible de la loi cosmique, ou « tao », qu'est l'âme ou la conscience. Une des paraboles de Lao-Tseu est assez intéressante : « le membre de l'enfant durcit, sans qu'il ait rien appris de la sexualité ». Cela signifie que l'initiation sexuelle est superflue, comme d'ailleurs toute autre initiation, toute éducation et toute loi. A quoi bon tant de mise en scène pour une réalisation qui n'a même pas besoin de notre conscience pour se faire à merveille ?

Evidemment, seul le refus de tout contact « perturbateur » avec le commun des hommes et la volonté de ne pas pousser le raisonnement jusqu'au bout peuvent préserver Lao-Tseu et ses disciples de la découverte que leur attitude n'est pas une solution, mais une fuite devant les problèmes que les instincts, y compris la sexualité, créent inévitablement dans la société. Nous retrouverons cette même naïveté chez Nietzsche. Pourtant la pensée de Lao-Tseu, en tant que principe, est irréfutable, et l'on ne peut trop se réjouir de la popularité qu'elle gagne en Europe depuis quelques dizaines d'années. Il reste seulement à souhaiter qu'on s'en souvienne lors des discussions sur l'utilité de certaines lois...

Confucius est, lui, plus réaliste, et s'attaque directement aux problèmes moraux et sociaux. Si celui de l'homophilie ne figure pas dans son œuvre, c'est à coup sûr parce qu'il ne la considérait pas comme un problème. Il attachait une importance capitale à toutes les créations de l'esprit humain, la langue, les institutions civiles et politiques, les lois, les cérémonies, les arts, les traditions. A l'inverse de Lao-Tseu, il ne les considérait pas comme néfastes en soi, mais au contraire comme aptes à perfectionner l'homme et la société, à condition qu'elles fussent elles-mêmes parfaitement conformes à ce qu'elles doivent être : d'où le vaste champ de ses activités et de ses enseignements, — philologie, poésie, composition littéraire, pédagogie, sociologie, politique, archéologie, histoire, folklore, musique, esthétique, bref un humanisme au sens le plus large. Confucius surestimait peut-être, pour nos conceptions d'Occidentaux, l'interdépendance de ces différentes branches, en attribuant par exemple à la musique une influence directe, non seulement sur les mœurs, mais sur la structure de l'Etat. Cependant il faut se rappeler que, dans les sociétés anciennes, culture, religion et vie formaient une unité plus stricte, plus organisée et plus consciente que dans notre civilisation; ainsi, même un concours de tir à l'arc revêtait une signification religieuse. On se rappelle ce que j'ai noté à propos de Pindare (1). Quant à la musique, nous devons avouer qu'il nous est difficile de mesurer sa portée sur une sensibilité dont la nature nous échappe, lorsque nous lisons que Confucius, après avoir entendu certaine œuvre, en éprouva une émotion si intense que pendant trois mois il s'abstint de manger de la viande.

L'esthétique musicale de Confucius nous permet en même temps de préciser en quoi il concorde avec Lao-Tseu et en quoi il se distingue de lui : « La musique naît du cœur humain quand il entre en contact avec le monde extérieur. »

(1) Max Jurth : *Pindare*, dans *Arcadie*, n° 77, mai 1960.

CONFUCIUS

Ainsi, Confucius cultive les rapports avec le monde extérieur, tandis que Lao-Tseu s'intéresse exclusivement au cœur humain. De même, un des principaux disciples et successeurs de Confucius, Meng-Tseu (Mencius), définit le grand homme comme « celui qui n'a pas perdu son cœur d'enfant ». Nietzsche, plus tard, dira : « Dans le vrai homme, il y a un enfant caché qui veut jouer. »

Encore plus digne d'attention est le souci de Confucius de rejoindre les *mots* avec leur vraie signification. Nous qui en savons davantage que n'importe qui sur les confusions désastreuses qui résultent de certaines expressions inexactes et inadéquates, nous comprenons mieux la perplexité de Confucius devant une coupe dont l'on se servait dans les cérémonies et qui était de forme ronde, mais qui avait gardé d'un très ancien passé le nom de « coupe carrée ».

Ce serait sortir du cadre de notre revue que d'analyser ici les mérites de Confucius dans toutes les disciplines auxquelles il s'est attaché, mais j'en recommande l'étude à nos lecteurs. Nous avons ici l'exemple, bien rare, d'un philosophe et d'un fondateur de religion (ce qui du reste n'était pas son ambition initiale), dont l'enseignement est profitable, depuis deux mille cinq cents ans, à une énorme partie de la population de notre planète, parce qu'il est fondé sur l'expérience de la vie, sur la connaissance de l'homme et sur l'exemple de l'ordre cosmique et non sur une soi-disant « volonté de Dieu », révélée à travers des cris d'hallucination.

C'est aussi une des rares doctrines morales qui s'abstient de maudire, et même de blâmer si peu que ce soit, l'amour entre hommes. En matière de morale sexuelle, Confucius se contente de rappeler à la décence (à propos de certaines musiques et danses) et de préconiser (à l'âge de trente ans pour les hommes!) le mariage « qui règle les rapports entre les deux sexes ». En fait, tout indique que Confucius eut l'âme plus « arcadienne » qu'aucun autre des Illuminés d'une importance comparable dans l'histoire de l'humanité. J'hésite à sélectionner les passages qu'on pourrait invoquer comme preuve, et à les isoler d'un contexte qui mérite par trop d'être connu en son intégrité. Seul m'y résoudra la crainte que, précisément, ces passages ne soient éliminés ou altérés par les traducteurs moins courageux ou moins sincères que Delius ou Lin-Yu-Tang.

Écoutez d'abord le pédagogue parler du rôle de l'amitié dans la formation d'une jeune âme : « A l'âge de dix-sept ans on observera comment la pensée du jeune homme s'est développée et à quels amis il s'est attaché », et ailleurs : « en

accordant des loisirs aux jeunes gens, on leur apprend à se sentir chez eux à l'école, à établir des relations personnelles avec les professeurs, à s'épanouir dans l'amitié et à affirmer leurs convictions ». Parmi les principes de la pédagogie, Confucius n'oublie pas l'« émulation naturelle, ou frottement », et insiste pour que les élèves « admirent l'excellence des autres élèves ». Voilà une phrase qui, étant donné ce que nous savons de l'ambiguïté de l'ancienne écriture chinoise, doit se prêter à des spéculations audacieuses! (Par parenthèse, je signale que Lin-Yu-Tang, lorsque le contexte l'oblige à s'éloigner trop loin d'un symbole confucéen et qu'il se mêle de sa propre interprétation, met sous les yeux de ses lecteurs le sens littéral du symbole.) Confucius, en parlant de « frottement », n'aurait-il pas pu penser à un comportement physique, qui s'accorderait tout aussi bien avec l'admiration due à l'excellence? Le soin de Lin-Yu-Tang de donner une traduction aussi littérale que possible est digne d'éloges, malgré les difficultés de lecture qui en résultent. Certes, élevé aux Etats-Unis (où son livre sur Confucius a été publié), il ne faut pas s'attendre de sa part à une inclination excessive envers les interprétations « arcadiennes », comme on pourrait le soupçonner de la part d'un esprit libre comme Delius. Ainsi, l'explication donnée par Lin-Yu-Tang du soi-disant « divorce » de Confucius à cause de son exigence en matière culinaire est d'autant moins satisfaisante que le passage d'où est tirée cette anecdote est en flagrante contradiction avec maints autres, qui, eux, correspondent beaucoup mieux avec ce que nous savons du caractère de Confucius. Delius, sans parler de *divorce*, touche plus au fond, en remarquant que l'amour conjugal de Confucius était certainement moins chaleureux que celui qu'il éprouvait pour ses disciples. De même, l'influence américaine qu'a subie Lin-Yu-Tang l'amène à « forcer » les parallèles qu'il trace entre Confucius et Moïse, Jésus ou certains saints chrétiens, alors que Delius, écrivant pour des lecteurs européens, préfère insister délibérément sur les oppositions plutôt que sur les rapprochements.

Le seul fait que Confucius ait considéré l'amitié comme un phénomène social digne de sa préoccupation et de la protection de la morale et de la religion, à l'égal des relations entre souverain et sujet, entre père et fils, entre mari et femme, entre frère et frère, le situe dans une lumière plus « arcadienne » que tous les autres moralistes ou sociologues. On ne saurait nier que l'amitié, ou la vénération, que ses contemporains éprouvaient pour lui, et auxquelles ses disciples ajoutaient une affection chaleureuse, fussent à ses yeux des sentiments supérieurs à ceux que le « beau sexe » inspire aux hommes. Ainsi, un jour, choqué de voir tous les regards de la foule se porter sur la femme, extrêmement belle, d'un prince en compagnie de qui il se trouvait, « jamais le peuple

n'est aussi impressionné par un savant vertueux que par une belle femme », dit-il, et il quitta les lieux. Ce n'était pas là une simple réaction d'amour-propre blessé, mais l'expérience du point jusqu'auquel les charmes féminins peuvent détourner les hommes de leurs devoirs et de leurs plus nobles aspirations. Ainsi disait-il (sans galanterie) : « les femmes sont comme les gens sans éducation : dès que l'on est aimable avec elles, elles deviennent effrontées; et si l'on ne s'occupe pas d'elles, elles se froissent ».

Or, pour les jeunes gens, Confucius se montrait bien plus indulgent. Ceux du village de Hu étaient célèbres pour leur turbulence et leur brutalité; comme le Maître les recevait avec cordialité, ses disciples s'en étonnèrent. « Ne soyez pas si sévères », leur expliqua-t-il : « ce qui m'importe à moi, c'est la façon dont ils se comportent devant moi, et non ce qu'ils feront quand ils seront partis. Si quelqu'un vient à moi avec des intentions pures, j'apprécie ces intentions, bien que je ne puisse garantir ses actions futures. » Par contre, lorsqu'il s'agissait d'une fille, l'indulgence de Confucius était bien moins grande. A une chanson, dans laquelle une jeune fille amoureuse se plaint de ce que la demeure de son bien-aimé soit si loin, il ajoute ce commentaire : « en réalité, elle n'est pas si peinée qu'elle le dit, car si elle était vraiment amoureuse la distance lui paraîtrait courte ».

Écoutons maintenant une conversation agréable entre le Maître et ses disciples, qui en même temps donne une idée de sa pédagogie pratique. Il invite Yen-Hui et Tse-Lu à préciser en quoi consiste, pour eux, la vie idéale. Tse-Lu répond : « J'aimerais me promener, vêtu d'une fourrure légère, avoir cheval et voiture, et partager tout avec mes meilleurs amis, jusqu'à ce que les choses prennent fin. » Yen-Hui réplique : « J'aspire, pour ma part, à ne jamais devenir orgueilleux ni vaniteux. » Alors Tse-Lu : « Pouvons-nous savoir quelle est votre ambition à vous, Maître? » Et voici la réponse de Confucius : « Je voudrais que les vieilles gens vivent en paix, que tous les amis soient fidèles les uns aux autres, et que tous les jeunes gens aiment les plus âgés. »

Une autre fois, la même enquête auprès des disciples de Confucius révèle comme ambitions dominantes chez eux le désir d'être rois, pour pouvoir faire régner l'ordre et la paix, imposer l'enseignement de la musique et de la morale, célébrer les cérémonies rituelles. Confucius sourit de ces réponses, et s'adresse à Tseng-Tien, qui vient de jouer les derniers accords sur le « seh ». Celui-ci repose l'instrument et se lève. « Mes ambitions à moi sont d'une autre nature », dit-il. « Peu importe », réplique le Maître : « nous voulons justement connaître ce que désire le cœur de chacun. » Alors

Tseng-Tien : « Je voudrais, à la fin du printemps, me baigner dans le fleuve Yi en compagnie de cinq ou six hommes et de six ou sept garçons, me réjouir après le bain d'entendre le vent murmurer dans les montagnes de Wuyu, et chanter sur le chemin du retour. » Confucius soupira alors profondément, et, se tournant vers Tseng-Tien : « Toi, tu es un homme selon mon cœur », dit-il.

Contentons-nous de ces quelques raisins tirés du gâteau. Ils suffisent pour nous montrer que voici enfin une philosophie et une religion que nous pouvons dire nôtres. Au fait, est-ce vraiment une religion? Confucius parle peu des choses métaphysiques. Il admet un ordre supérieur cosmique, « le Ciel », mais il en parle rarement, et sans laisser entendre qu'il en sait là-dessus plus qu'autrui. N'est-ce pas, en définitive, la plus grande marque de respect que nous puissions montrer envers la « Cause Première » que de nous taire à son sujet? Confucius respecte profondément tout être vivant : il se refuse à chasser l'oiseau au repos, à pêcher au filet, parce que ces procédés lui semblent ignobles (sans doute parce qu'ils ne laissent à l'animal aucune chance de s'échapper). Combien nous voilà loin de l'arrogance judaïque de l'homme et de son Dieu vis-à-vis de l'univers! C'est probablement ceux qui ont manqué à ce « respect de la vie » (dont les penseurs chrétiens commencent seulement à prendre conscience) que Confucius vise lorsqu'il dit : « Ceux qui ont péché contre le Ciel n'ont plus personne à prier. » Il oppose son idéalisme et la justice à l'avidité matérialiste, — dont le Décalogue ne fait pas mention, — « l'homme supérieur sait ce qui est juste, l'homme inférieur ce qui est profitable ».

Il est difficile de savoir à qui s'adressaient les prières de Confucius. Conservateur de tempérament, il disposait d'un panthéon bien fourni, legs de la tradition chinoise; mais il garda secrètes ses préférences, et se borne à parler du Ciel comme instance transcendante. On peut en déduire qu'il n'attachait pas d'importance au nom sous lequel on adore la Divinité, et que l'essentiel était pour lui la ferveur de cette adoration, qu'il cherchait à ranimer en insistant sur l'importance d'une exécution consciente et minutieuse des rites et des cérémonies. Parfois, d'ailleurs, Confucius donne l'impression de considérer que le « Ciel » réside dans le cœur de l'homme, et il dit que la musique « vient du Ciel ». Cela montre, de sa part, un discernement extraordinaire des ultimes mystères, où psychologie et métaphysique se confondent.

Si les conceptions rituelles et le panthéon de Confucius ne nous intéressent pas directement (conditionnés qu'ils sont

par la tradition locale), son éthique par contre est d'une validité universelle. Son centre de gravité est la « règle d'or » (ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit à toi-même), ou simplement la « réciprocité ». Il n'est pas besoin d'insister pour montrer à quel point ce principe s'accommode de l'optique « arcadienne », tandis que l'hétérosexualité reste, par nature, incompatible avec lui. On peut discuter des limites d'application de la « règle d'or » dans la vie pratique (ainsi le fait de manger de la viande, que les végétariens considèrent comme une violation de cette règle); on peut aussi objecter que les goûts diffèrent d'un individu à un autre (ce qui est agréable à l'un peut être désagréable à l'autre, et réciproquement), et il faut reconnaître que Mencius, principal disciple de Confucius, soutient au contraire la similitude des idiosyncrasies humaines. Mais on ne saurait nier que la « règle d'or » est la mesure par excellence de toute éthique, et que toute rupture avec elle ne peut être considérée que comme un « mal nécessaire ». Enfin, un coup d'œil sur certains aspects de la morale hétérosexuelle suffit pour nous convaincre que la « différence des goûts » n'excuse pas grand-chose, et que les femmes en général n'aiment pas plus subir ce que la plupart des hommes se refusent à souffrir que les animaux n'aiment qu'on les tue pour manger leur chair.

Mais Confucius se garde d'établir des critères fixes pour l'application de la « règle d'or ». Nous avons vu le compromis personnel qu'il fit entre son goût de la viande et son respect de la vie animale. C'est encore un trait sympathique que ce recours, dans certaines circonstances, à l'arbitrage de la conscience individuelle : « L'homme supérieur vit sa vie sans plan préconçu et sans tabou (*sic* dans la traduction de Lin-Yu-Tang); il décide à chaque instant ce qui est convenable. » Et cette maxime, où apparaît en pleine lumière la compénétration de la « règle d'or » et de la préoccupation fondamentale de Confucius moraliste : « La raison pour laquelle l'homme sage est capable de concevoir le monde comme une famille et la nation comme un seul homme (ce qui est valable pour un homme est valable pour tous), c'est qu'il n'édicte pas des ordres arbitraires mais cherche à comprendre la nature humaine, à définir la destinée humaine, afin d'acquérir une notion précise de ce qui est bon ou mauvais pour l'humanité. »

Pour terminer ce portrait, je ne saurais mieux faire que de transcrire cette description que Confucius fit de lui-même, et où nous devinons, après le savant et le sage, l'homme simple et modeste, mais ardent, qu'il était au fond : « Je suis un homme qui oublie de manger quand il s'enthousiasme

pour quelque chose, qui oublie tous ses soucis quand il est heureux, et qui ne s'aperçoit pas de la fuite du temps. »

Et pour mieux illustrer ce « bonheur » de Confucius, Lin-Yu-Tang a noté dans ses commentaires que « le Maître se sentait heureux quand il était entouré de deux ou trois de ses disciples favoris ».

MAX JURTH.

A l'intention des lecteurs d'*Arcadie* qu'intéresse la doctrine confucéenne, M. Marc Daniel a dressé une brève bibliographie des travaux et éditions en langue française sur ce sujet. Ont été exclus les ouvrages trop anciens, les ouvrages sur le « néo-confucianisme » moderne, les ouvrages écrits par des théologiens chrétiens pour rapprocher le Confucianisme du Christianisme et les monographies sur des sujets trop étrangers à la morale, tels, par exemple, que le droit politique ou la philologie chinoise.

Editions des œuvres de Confucius en français :

L'édition majeure est celle du R.P. Séraphin Couvreur, intitulée : *Les Quatre Livres de Confucius et Meng-Tseu* (Paris, Cathasia, 1949, 4 vol. : texte chinois, avec trad. française et latine).

La même traduction, avec commentaire de Tchou-Hi et étude préliminaire d'Edouard Chavannes (Paris, Club des Libraires de France, 1956).

Editions partielles :

Les pensées morales de Confucius, trad. par René Brémond (Paris, Plon, 1953).

La doctrine de Confucius, trad. par G. Pauthier (Paris, Classiques Garnier, 1921).

Les pages immortelles de Confucius, choisies et expliquées par Alfred Dœblin (Paris, Corrèa, 1947).

Les préceptes de Confucius, trad. et comment. de G. Soulié de Morant (Paris, H. Piazza, 1929).

Etudes sur Confucius en français :

Lin-Yu-Tang : *La Sagesse de Confucius*, trad. de l'anglais (Paris-Neuchâtel, 1949).

P. Do-Dinh : *Confucius et l'humanisme chinois* (Paris, éd. du Seuil, collection « Maîtres spirituels », 1958 : écrit d'un point de vue catholique).

René Etiemble : *Confucius* (Paris, Club Français du Livre, 1958).

Marc Semienoff : *Confucius, sa vie, ses pensées, sa doctrine* (Paris, Le Prat, collection « Sagesse », 1951).

Alexis Rygaloff : *Confucius* (Paris, Presses universitaires de France, collection « Mythes et Religions », 1946).

Chang-Kuang-Tsu : *Etude critique de la doctrine pédagogique de Confucius* (Bruxelles, éd. du Caducée, 1937).

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

30 NF par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

A PROPOS DE LOUIS II DE BAVIÈRE

par

MARC DANIEL

La romantique figure de Louis II, l'éphèbe royal, l'amant des clairs de lune, le chevalier-servant de Wagner, a toujours passionné le grand public. Peut-être est-ce même à cause de cela que, jusqu'à présent, j'ai préféré consacrer mes chroniques historiques d'*Arcadie* à des personnages moins célèbres, et, en tout cas, d'une personnalité moins douteuse. Ceux qui se délectent aux anecdotes romanesques et aux « reconstitutions » à la Cecil B. de Mille, ont toujours la ressource de lire *Historia, Elle* et les bandes dessinées de *France-Soir*.

Enfin, puisque deux ouvrages récents viennent, une fois de plus, de ramener le pauvre Wittelsbach dans nos bibliothèques, le moment est peut-être venu d'en dire quelques mots ici, pour ceux (mais en est-il?) qui ignoreraient l'extravagante destinée de ce faux prince de légende (1).

Louis II était le fils du roi Maximilien de Bavière, le petit-fils de ce Louis I^{er} qui avait scandalisé l'Europe par sa passion pour Lola Montès; les tares mentales de cette famille, les Wittelsbach, étaient déjà célèbres. Le Dr Robin s'est attaché à relever, d'après les témoignages les plus dignes de foi, les indices d'une anomalie psychologique chez le jeune prince dès ses premières années; ils abondent et ne laissent aucun doute sur le fait qu'avant l'âge de dix ans, il était sujet à des phobies incontrôlables, à des crises de mélancolie dégénérant en asthénie, incapable de se concentrer, de raisonner logiquement, d'appréhender la réalité extérieure; avec

(1) R. Wagner et Louis II de Bavière: *Lettres* (1864-1883), Introd. et choix par Blandine Ollivier, Paris, Plon, 1960, in-8°, 497 p. 7,20 NF. Dr Gilbert Robin: *Louis II de Bavière vu par un psychiatre*, Paris, Wesmaël-Charlier, 1960, in-8°, 141 p. 7,20 NF.

LOUIS II DE BAVIÈRE

cela, une tendance non équivoque au sadisme, et un égoïsme foncier, aggravé par une éducation courtisane.

Devenu roi (en 1864, âgé de dix-neuf ans), ces défauts ne font que s'accroître — exacerbés par le contraste entre l'aspect « représentatif » de la fonction royale, qui exige le sourcil, la prestance, l'affabilité, et le goût toujours plus morbide de la solitude, qui poussait Louis II à s'enfermer dans ses châteaux, à se rendre invisible, à négliger tous les devoirs de sa charge. Plus tard, les bizarreries tourneront à la folie caractérisée, à la schizophrénie sous sa forme la plus classique, et il faudra procéder à l'internement du royal dément.

Il existe des gens qui ne sont jamais satisfaits de rien, qui veulent toujours en connaître plus que tout le monde, qui prétendent nier tout ce qui est croyance commune et croire l'inverse de ce qui est généralement admis. Ces gens-là (et il en est, parmi eux, qui écrivent des livres) hochent la tête d'un air entendu lorsqu'il est question de Louis II de Bavière, et laissent flotter dans l'air l'idée que sa folie était simulée, ou encore qu'il s'agit d'une invention de ses ennemis, d'une machination politique. C'est se moquer du monde : si jamais un cas de schizophrénie a été historiquement établi, c'est bien celui du malheureux Wittelsbach. L'ouvrage du Dr Robin, écrit par un spécialiste des questions de psychiatrie, replace à merveille les diverses manifestations morbides de Louis II dans les cadres scientifiques de la schizophrénie : il ne saurait y avoir le moindre doute là-dessus pour un historien de bonne foi, à la lumière de tant de témoignages concordants. Vouloir qualifier les folies de Louis II de simples extravagances ou de simples manifestations d'originalité, voire de génie romantique, c'est jouer sur les mots ou tromper sciemment le lecteur — à moins qu'on ne nie la notion même de folie, ce qui est une autre question.

Le Dr Robin, pour sa part, proclame au début de son livre que la psychiatrie moderne, loin de chercher à dénicher la part de folie dans chaque être humain, s'applique à extraire ce qui reste d'humain dans le fou le plus authentique. A son avis, le diagnostic psychanalytique permet d'établir la genèse de la schizophrénie de Louis II de telle façon qu'on peut conclure que, « s'il n'avait été roi, et roi tel qu'il se concevait, peut-être se fût-on contenté de le considérer comme un original, un excentrique, un rêveur ».

J'avoue avoir, pour ma part, beaucoup de peine à suivre le Dr Robin jusque-là. Je ne suis certes pas psychiatre, mais il me semble qu'un homme se livrant aux extravagances de

Louis II (au moins dans les dernières années de sa vie) serait déclaré fou même s'il n'était qu'un simple cordonnier ou un ouvrier agricole; le lecteur du livre du Dr Robin peut se reporter, à cet égard, aux pages 112-115, qui foisonnent de traits de folie caractérisée aux yeux du profane.

Evidemment, « la réalité est mirage » (p. 9). En un sens, le monde enchanté où vit l'esprit de Louis II — coupé des réalités extérieures — est aussi vrai que l'autre : « Il y a, Dieu merci, d'autre sens que le sens commun. » Le Dr Robin écrit-il cela sous forme de paradoxe? Je ne le crois pas. Mais alors la folie n'existe pas, les fous sont des êtres sains, et celui qui se prend pour Napoléon ne fait rien autre chose que vivre « dans un univers de poésie ». Comme le dit le Dr Robin, le cas de Louis II pose « le problème encore controversé de la schizophrénie et de sa signification psychologique profonde ».

Du moins, si l'on admet, comme le veut l'acception courante du mot, que c'était faire preuve de folie d'ordonner de bâtonner le ministre des Finances et de lui arracher les yeux parce qu'il lui refusait de l'argent pour bâtir des châteaux, ou encore de prétendre se saisir du prince royal de Prusse et le faire mourir de faim et de soif dans un cachot, le pauvre Louis II était bien authentiquement et irrémédiablement fou.

Quant à voir dans ces extravagances les manifestations d'un sens de l'humour exagéré, une sorte de paradoxe romantique, ce serait oublier que les goûts littéraires et artistiques du pauvre sire étaient fantastiquement bourgeois et tape à l'œil; ses châteaux, mauvais décors pour mélodrames historiques, ses mobiliers, tout en lourdes imitations de styles anciens, n'atteignent même pas cette sorte de somptuosité dans l'horrible à laquelle devaient parvenir des architectes comme Gaudi aux environs de 1900 : ce sont, simplement, de mauvais et pesants pastiches, qui sont à l'art ce que les drames de Victorien Sardou sont à la tragédie classique. Il faut vraiment beaucoup de bonne volonté (ou de mauvaise foi) pour voir dans ce vilain bric-à-brac la fantaisie romantique d'un esprit éthéré.

Reste — et ceci intéresse au premier chef les lecteurs d'*Arcadie* — la question de l'homosexualité de Louis II, et, indissolublement liée à elle, celle de ses rapports avec Richard Wagner. C'est sans doute, en effet, grâce à sa liaison tapageuse avec l'auteur de *Parsifal* que le roi de Bavière a passé à la postérité, et il serait imprudent de dire qu'aucune obscurité ne subsiste sur la nature de cette liaison.

Que Louis II ait été, dès sa jeunesse, violemment sensible à la beauté masculine et indifférent à celle des femmes, on

n'en saurait douter : le Dr Robin en a relevé maintes preuves. Ainsi, très tôt, le prince éprouve une amitié brûlante pour son cousin Charles-Théodore, puis c'est le « coup de foudre » pour le prince Paul de Taxis, son aîné de deux ans. « Ange adoré », « ange de mon cœur », « ma pensée suprême », tels sont les termes dont il use pour lui écrire. Bientôt, il s'enthousiasme pour un jeune bûcheron entrevu lors d'une promenade en montagne, le fait photographe, peindre, graver. Une fois roi, ce sera bien pis : une fugue en Suisse avec l'acteur Emile Rohde fera scandale; puis le valet d'écurie Richard Hornig, « vingt-sept ans, mince et nerveux, les yeux bleus, le teint coloré, les cheveux blonds ondulés », captivera le cœur du fantasque souverain et restera son ami pendant vingt ans, jusqu'à la fin; mais sa présence n'empêchera pas les « passades », avec le jeune Varicourt, avec l'acteur Kainz, avec bien d'autres, jusqu'aux irrémédiables déchéances des derniers temps.

Le Dr Robin a analysé cette homosexualité avec la précision impitoyable d'un psychiatre et la sensibilité nuancée d'un psychologue. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici de ce que je me permettrai d'appeler une « homosexualité normale ». Louis II est un malade, un schizophrène, et son homosexualité s'en ressent. Il est un de ces cas historiques qui permettent à certains polémistes malhonnêtes de feindre de confondre homosexualité et névrose. Ainsi, il est certain qu'il ne cessait de se livrer à la masturbation, tout en s'en punissant comme d'une souillure indigne de sa qualité de Roi, de Surhomme; le seul être pour lequel il pût éprouver un amour véritable était lui-même. Ses partenaires sexuels ne furent jamais pour lui autre chose que des objets, des miroirs dans lesquels il se contemplait, et qu'il abandonnait dès qu'ils cessaient de le refléter. Cet « autisme », cette fixation sur soi-même, est caractéristique de la schizoidie. C'est pourquoi le Dr Robin peut écrire que « l'homosexualité de Louis II était en germe dès la formation de son caractère si spécial » (p. 98). Elle n'est en réalité qu'un « auto-érotisme » bloqué à un stade primaire (p. 99).

Il n'y a rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que le Narcisse royal ait préféré choisir ses partenaires parmi les valets, les cochers, les ouvriers, les paysans : ce sont des êtres qui ne sont rien par eux-mêmes, qu'on peut rejeter dans le néant aussi aisément qu'on les en tire, qui ne peuvent ni répliquer ni protester contre aucune fantaisie. Devant eux (le malheureux Hornig en fit l'expérience pendant de nombreuses années), le roi peut pérorer à loisir, briller, faire le paon, sans avoir à souffrir de la supériorité de ses interlocuteurs.

Mais, de cela même, il découle que la « passion » éprouvée pour Wagner est d'une autre qualité, se situe sur un autre plan. A l'inverse des élans sexuels qui jettent Louis II dans les bras de beaux jeunes gens du peuple, c'est un attrait purement intellectuel qui le pousse vers le musicien illustre.

On ne comprendrait rien à cette liaison célèbre si l'on ignorait que l'audition de *Lohengrin* avait été, pour le prince âgé de seize ans, une émotion artistique inoubliable, et qu'à la première audition de *Tannhäuser* il avait failli tomber en épilepsie, le corps secoué de spasmes nerveux. Cette poésie romantique, ce décor de châteaux féériques, ces légendes si propices à l'envol des rêveries d'un esprit rebelle à la réalité, Louis II était comme prédestiné à les aimer violemment. Le Dr Robin l'exprime à merveille : « Louis se cherchait, se trouvait dans ces mythes..., les chevaliers sans peur et sans reproche, les preux, les vierges guerrières, les dieux sombres, les dragons..., et quand Wagner leur donna une nouvelle expression littéraire et dramatique, l'adolescent fut envoûté » (p. 14).

Aussi, à peine devenu roi, Louis II s'empressa-t-il d'écrire à Wagner et de l'inviter à venir auprès de lui. Pour lui, c'était comme si Lohengrin, Parsifal, Tannhäuser prenaient forme, venaient vivre à ses côtés. La correspondance qui s'établit aussitôt entre le roi et le musicien montre la rapide évolution de ce sentiment : du 3 mai au 8 novembre 1864, on passe du « Monsieur », « Cher Monsieur », au « Cher Ami », puis à « Ami aimé et chéri » et à « Ami aimé et unique » — et du « Cher Roi plein de grâces » à « Mon roi aimé » et à « Mon sublime roi et seigneur adoré ». L'emphase littéraire qui caractérise Louis II (avec le manque de goût que nous savons) s'étale avec une sorte d'impudeur dans ces lettres, où Wagner est traité comme une sorte de divinité par le roi agenouillé. Lui, le grand génie, exulte, et ancre dans l'âme du jeune souverain l'idée qu'il restera pour la postérité le co-créateur de l'Œuvre par excellence, l'inspirateur et le protecteur du Drame sublime qu'il écrit : « Oh, pensée enivrante! » écrit Louis II le 7 octobre : « Le Drame, incarné dans sa perfection, doit naître par nous! »

Rien d'étonnant, dans cette exaltation, à ce que les termes les plus brûlants d'amour et de passion reviennent sans cesse sous la plume des deux correspondants. De la part de Louis II, l'admiration pour le génie créateur du musicien suffit à l'expliquer; du côté de Wagner, la perspective de l'appui total (financier et autre) du roi de Bavière aurait suffi pour lui faire employer le ton voulu, même s'il n'avait pas éprouvé un sincère attachement pour ce jeune homme

si enthousiaste, si fervent et si beau (car Louis II, dans sa jeunesse, fut un éphèbe blond d'une incontestable séduction).

Mais, que cette passion intellectuelle ait été aussi une passion charnelle, c'est ce qu'il semble bien difficile d'admettre. Sans doute, on peut penser que Wagner (qui n'était pas très scrupuleux sur les moyens de parvenir au succès, personnalité peu sympathique à tout prendre) aurait, s'il l'avait fallu, « sauté le pas » au moment nécessaire, bien qu'il fût, de nature, un « homme à femmes » typique. Louis II était assez blond et avait la peau assez douce pour qu'un amateur de femmes pût se résoudre à « transposer » en sa faveur des sentiments orthodoxes. Mais ce qui est invraisemblable, c'est que Louis II, qui, lui, n'était attiré sexuellement que par les jeunes athlètes vigoureux, ait pu être tenté de porter sur le plan physique les sentiments d'admiration intellectuelle qu'il éprouvait pour ce quinquagénaire fort peu séduisant et plutôt fatigué.

Telle est bien la conclusion du Dr Robin : nul doute que cette adoration a été désintéressée. « Devant Wagner, devant Wagner seul, Louis II a pu sublimer ses tendances. » Bien mieux, c'est en pensant à Wagner qu'il réussissait à ne pas céder à certaines tentations.

Prétendre que Wagner se « prostitua » à Louis II serait donc faire preuve d'une méchanceté toute gratuite à son égard. Mais il n'en reste pas moins qu'il afficha sa liaison avec le roi avec une ostentation, une vanité et une extravagance qui prétaient aux plus fâcheux commentaires. Du jour au lendemain, le musicien sifflé et poursuivi par les créanciers devint le point de mire de la société mondaine de Munich : « Le luxe de Wagner est ruineux. L'hôtel Gotham étouffait de soieries, de ruchés, de dentelles, de tentures brodées. Ses lustres éclaboussaient les pièces clinquantes. Les appartements privés empestaient de parfums répandus à profusion » (Dr Robin, p. 55). Bien vite, les Munichoïses s'aperçurent que Wagner coûtait plus cher au trésor de l'Etat que jadis Lola Montès, et le surnommèrent Lolus. Il fut publiquement hué. Une délégation de ministres et une pétition signée par les bourgeois de Munich demandèrent au roi de se séparer de son mauvais génie, et Louis II impuissant devant les réalités, capitula : Wagner se réfugia en Suisse, au bord du lac des Quatre-Cantons, où il devait écrire *Les Maitres Chanteurs*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des Dieux*.

Toute l'affaire n'avait duré que dix mois : par la suite, le roi et le musicien continuèrent à correspondre (et Louis II à financer les entreprises théâtrales de son encombrant ami), mais c'en était fini de l'« amour frénétique » et des « joies

que seul Dieu peut donner ». Le départ de Wagner marque le véritable début de la solitude mentale du roi que guettait la démence.

Les dernières années de Louis II furent atroces : rien n'est plus incohérent que les manifestations d'une schizophrénie parvenue à son dernier stade d'évolution. Ce qui est particulièrement triste du point de vue arcadien, c'est que l'homosexualité subsistait chez ce malade, réduite aux plus basses abjections. Enfin, la tragédie, qui couronne cette histoire lamentable : le 11 juin 1886, des infirmiers et des policiers viennent arrêter le pauvre fou sur ordre d'une commission de psychiatres; le 12 juin, on l'enferme au château de Berg, toutes fenêtres grillagées; le 13 juin, au soir, le Dr Gudden l'emmène faire une promenade dans le parc; à dix heures et demie, on les retrouve tous deux noyés dans le lac, le corps du docteur portant des traces de strangulation et de violences. Que s'était-il passé exactement? On ne le saura certainement jamais. Sans doute le roi fou avait-il tenté de s'enfuir à la nage, et le médecin avait-il lutté pour l'en empêcher? Le Dr Robin a raison de conclure que, de toute façon, la « logique schizophrénique » nous échappe, et que, sur l'esprit désintégré du malade, le néant exerce comme une fascination mortelle.

Le livre du Dr Robin restera, dans la longue série des biographies de Louis II, remarquable à la fois par la sûreté de son information et, surtout, par le puissant intérêt de ce point de vue scientifique sur un cas qui, à tout prendre, fut médical avant d'être historique. L'application de la méthode psychanalytique, si elle est parfois criticable lorsqu'il s'agit, par exemple, d'expliquer la création d'une œuvre littéraire ou artistique, est ici parfaitement à sa place.

Et il n'est pas possible, en fermant ce beau livre, de ne pas songer avec un peu d'angoisse à la fragilité de ces rassurantes barrières qui, pour le profane, séparent la « santé mentale » de la « folie ». Ce n'est pas une méditation de tout repos. Mais le repos n'est pas ce que nous cherchons, en *Arcadie*.

MARC DANIEL.

UN AMI DE VERLAINE ET DE RIMBAUD

GERMAIN NOUVEAU

Voici comment Ernest Delahaye, ami d'enfance de Germain Nouveau, qui a présenté ses premières œuvres poétiques, vers 1910, dépeint ce dernier :

« On ne supposerait pas, sans effort d'imagination, deux êtres plus différents de manières et d'aspect (que Rimbaud et Nouveau), bien qu'ils fussent à peu près du même âge. Pour être exact, disons que Rimbaud avait alors dix-neuf ans et Germain Nouveau vingt et un, tout au plus; et cela se passait en 1873, au café Tabourey, dans le quartier de l'Odéon; c'était alors le rendez-vous de toute la jeunesse estudiantine... Le premier, sorte d'athlète paysan, figure rouge brique, tenue lourde et abandonnée. Rapportons-nous d'ailleurs au tableau célèbre de Fantin Latour, donné par Emile Blémont au Louvre, et l'on aura devant soi, très vivant, l'un des personnages de la scène — le second rappelant l'Hassan de Namouna, mais précisons que sa taille était d'un mètre soixante ou soixante et un — d'un type oriental, ce brun au teint mat, au nez arabe et type non moins de notre Midi! Il y avait, dans son allure, je ne sais quelle nonchalance têtue, quelle vivacité coquette; l'une et l'autre se chassant réciproquement et dominant tour à tour. Le conflit régnait aussi dans ses yeux châtain clair aux cils noirs qui tantôt s'assombrissaient de bouderie mélancolique et tantôt s'éclairaient de gaieté caressante. »

De Rimbaud, nous connaissons tout, jusqu'aux moindres détails de son existence. A la fin de cette année 1873, Verlaine est en prison à Mons. L'œuvre de Rimbaud, poète génial, bien qu'encore à peine sorti des brumes de l'adolescence, *Une Saison en Enfer* vient d'être imprimée à Bruxelles, mais Rimbaud s'est désintéressé de l'éditeur. Sans argent, comme à l'ordinaire, il s'est fait camelot en arrivant à Paris; certains prétendent l'avoir vu offrir aux passants du boulevard Saint-Michel des anneaux de clef et des lacets de souliers. Du reste, il est la fable des brasseries. Son aventure avec Verlaine, qui s'est terminée par un coup de revolver et le séjour de Verlaine en prison n'ont pas été sans susciter de fâcheux commentaires et des échos fielleux. On lui tourne le

dos. Et pourtant un jeune homme arrivant de sa province du Midi qu'Alphonse Daudet et Jean Aicard n'ont pas encore mis à la mode, à peine débarqué de sa diligence, un petit répétiteur et maître d'études de Marseille, qui s'est signalé à peine par quelques vers jamais publiés, ne va pas craindre de l'aborder et de lui parler comme à un ami. Certes leur goût commun de la poésie peut être un lien entre eux. Tous deux sont provinciaux, fraîchement débarqués à Paris. Leur âge est voisin. Germain Nouveau n'a jamais encore fait parler de lui. Sans doute n'est-il pas insensible au prestige de l'ainé. Rimbaud ne veut plus écrire, il veut voyager; qu'à cela ne tienne, Nouveau, qui a un petit pécule, emmènera son nouvel ami à Londres; tous deux, ils gagneront leur vie, en donnant à Londres des leçons de français et de dessin.

Ici quelques mots pour vous présenter Nouveau; nous connaissons son âge; sa qualité : bachelier ès lettres, pion au lycée Thiers, à Marseille, il est originaire d'Aix; il est orphelin de père et de mère, et la liquidation de son petit héritage lui paye son voyage et son séjour à Paris où il a hâte de se faire connaître. Écoutons-le :

*Donc je ne suis pas de Marseille
C'est vrai que je suis né si près
Que j'en ai l'accent dans l'oreille.
Oui, na, j'en suis... Et puis, après?...*

Ses premiers vers qui ont la veine des poèmes récités au Chat-Noir ne dédaignent pas l'équivoque. Dans le *Refus* (Les Valentines), il avoue à peu près ce qu'il est :

*Pour moi, vous remarquerez comme
J'ai quelque grâce à protester :
Passant pour la moitié d'un homme;
N'aurai-je pas le droit en somme
De chercher à me compléter?*

Le premier vers commence ainsi :

Je suis pédéraste dans l'âme

Il a toujours rêvé rencontrer l'être avec lequel il pourrait se confondre;

*Je voudrais bien être à toi;
Mais je suis toujours à moi.*

Cette faiblesse expliquerait pour une part la violence et le totalitarisme de ses attachements. Il abandonne tout pour l'amitié de Rimbaud, comme plus tard, il laissera l'amour humain pour l'adoration d'abord à éclipses puis définitive de Dieu auquel il consacrerait sa vie.

Mais revenons à 1873, voici nos deux jeunes gens partis pour Londres où le petit héritage de Nouveau est bien vite dissipé. Il faudra « pour le pain » se louer chez « un marchand de boîtes »; puis, ils donnent des leçons de français

et de dessin. Voici la lettre d'adieu par laquelle Nouveau avertit Richepin de son départ pour Londres :

« Mon cher Richepin, j'ai quitté Paris au moment où je m'y attendais le moins. Je suis maintenant comme tu vois avec Rimbaud. Je t'écris du café de l'Etoile au quartier français. ...Nous avons loué un room à Stramford Street, dans une famille; dont le bon jeune homme qui sait un peu de français, converse une heure tous les jours, avec nous... Nous avons pu dépenser peu de ronds, grâce à notre connaissance de lieux où l'on tortore aussi magnifiquement bon marché que chez Polydore. Pour quatre ronds, c'est une assiette de frites et de poissons haute comme ça, chez le ci-devant Dupont, français anglo-manisé. Le soir, nous nous sommes égarés en passant la Tamise... »

Mais les difficultés ne vont pas tarder à s'amonceler sur la tête des deux amis, par suite du manque d'argent. Ce besoin d'argent va peser toute sa vie sur la tête de Nouveau. Il n'est souvent pires esclaves de l'argent que ceux qui prétendent s'en affranchir. Quand il est parti avec Rimbaud, Nouveau se disait un échappé du monde, mais le Monde nous tient bien. Que s'est-il passé entre les deux amis? Nous ne le devinons que trop. Fatigue, lassitude, besoin de changement... Comment fixer une nature aussi instable que celle de Rimbaud?

Dans la *Chanson de mon Adonis*, Nouveau laisse échapper cet aveu :

*« Adonis, c'était le nom d' mon homme
Quant à moi, l'on m'appelle Echo,
Le plus fort, c'est qu'au bar d' la somme
Il n' payait jamais son écho.
Après quatre mois de ménage,
Un beau jour, près de l'Opéra,
Il me dit : Je pars en voyage,
Promets-moi que tu m'écriras... etc.*

Le poème « Mendiants » est daté de janvier 1875 et le dernier vers s'expliquerait par la décision de Nouveau de retourner à Londres, tandis que Rimbaud regagnait Charleville :

*Il ne devait rester qu'une ironie immonde,
Une langueur des yeux détournés sans effort,
Quel bras impitoyable aux échappés du monde
Me pousse à l'Ouest, pendant que je me sauve au Nord?*

En février Rimbaud part de Charleville pour Stuttgart où Verlaine le rejoint, mais ne reste que quelques jours. La rencontre de Rimbaud et Verlaine, cette fois, a été un échec. Plus tard, dans une lettre à Delahaye, Verlaine parlera de « sa coupable folie d'il n'y a pas longtemps encore de ne

vouloir vivre que par lui et son souffle » et dans l'espoir sans doute de retrouver un peu de l'aimé, auprès de celui qui a été son compagnon d'une saison. Il cherchera à rencontrer Nouveau et il y parviendra ! Il a noté quelque part cette rencontre... Quant à Nouveau, il devra surtout à Verlaine de retrouver la Foi. Certes, il n'avait jamais renoncé à la foi de son enfance, encore qu'il ait écrit dans une heure d'égarement : « Je ris du Dieu des bonnes gens... » Il a connu des heures de dissipation et puis la disette, les jours sans argent et sans pain. Mme Verlaine, mère de Paul, était une sainte femme; en allant voir ce dernier à Arras, où il séjournait chez sa mère, Nouveau entend parler de Benoit Labre. Ce bienheureux, natif d'Amettes (Nord) et qui vécut au XVIII^e siècle, était une de ces figures héroïques, capables de passionner Nouveau. Labre avait fait vœu de pauvreté et parcourut une partie de sa vie, l'Europe Occidentale, à pied, vivant de jeûne et de mendicité. Il semble que Nouveau se soit attaché à suivre son exemple. Plus tard, vers 1908, nous le verrons prendre la route pour faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ou à Rome, tenant le bâton des pèlerins et mendiant son pain le long de sa route.

Mais avant d'en arriver là, que de chemin encore à parcourir ! Peut-on dire que Nouveau ait choisi délibérément de suivre le chemin dur et caillouteux de la misère ? Le cas de Germain Nouveau est plus subtil; nous le voyons tour à tour s'enquérir du sort de ses poèmes, lorsqu'ils paraissent, puis les renier lorsqu'ils ont paru et qu'ils ne l'intéressent plus, essayer de dessiner ou de peindre et de vendre ses œuvres; tenter de trouver une place de professeur de dessin dans l'Enseignement. Un moment, il y parvient, il est nommé professeur au Lycée Janson de Sailly. Le 14 mai 1891, en faisant une classe de dessin, il est terrassé par une crise de délirium tremens. Le médecin du poste de police du quartier note en l'examinant : « Délire mélancolique, stupeur, hallucination de l'ouïe, génuflexions extravagantes sur la voie publique, idées mystiques, récit continu de prières, fait sur terre des signes de croix avec sa langue, ce malade est dans un état qui exige son placement dans un asile d'aliénés. » Et le lendemain, sur l'ordre du Préfet, il est conduit à Bicêtre où il restera quelques mois.

Comme il serait facile d'ironiser sur le cas du Poète : Folie de la Croix, dira-t-on. Nouveau était mystique, mais il n'était pas un aliéné. La preuve en est qu'il se gardera bien par la suite de toucher à l'alcool, cause de son intoxication passagère (Biographie Nouveau; Ed. Gallimard).

Mais lorsqu'il sort de Bicêtre, le Monde l'a oublié. Rimbaud auquel jusqu'à ses derniers instants, il garde une

pensée, est mort à Marseille, à son retour d'Aden, où il était allé vivre son rêve d'évasion.

Nouveau lui écrit cette touchante lettre datée du 2 décembre 1893 : « Mon cher Rimbaud, ayant entendu dire à Paris que tu habitais Aden depuis pas mal de temps, je t'écris à Aden... Je suis à Alger, en qualité de professeur de dessin, en congé, avec un étique traitement. Je voudrais ouvrir une boutique de peintre-décorateur. J'ai pensé à l'Egypte, que j'ai déjà habitée plusieurs mois, il y a sept ans... puis enfin à Aden... »

A cette heure, Rimbaud dort depuis deux ans déjà, son dernier sommeil dans ses Ardennes natales... Le circuit est fermé, les dernières portes se ferment devant le Poète vaincu par la Vie... Heureusement que la Foi le console :

*L'âme en est-elle atténuée?
Et qu'importe au ciel sa nuée,
Qu'importe au miroir sa buée
Si Dieu splendide aime à s'y voir...*

Les dernières années de sa vie, on pouvait le rencontrer en train de mendier à la sortie de la messe. Cézanne qui l'avait remarqué lui donnait une obole. On appelait Nouveau le pauvre de Cézanne. Enfin, un 7 avril 1920, on le trouvait mort de misère physiologique dans la pauvre bicoque qu'il occupait à Pourrières, son village natal.

Tel est le cas de Germain Nouveau. Quel fut son secret? Il semble qu'il l'ait emporté dans la tombe. Sans doute ses poèmes laissent bien lire celui-ci entre les lignes. Tout d'abord, il est bien certain que lorsqu'il glorifie l'amour dans les Valentines et semble se référer à une certaine Valentine Renaud, dont le nom ne vient là de toute évidence que pour la rime, il s'agit là tout simplement de sensualité et qu'il ne s'agit pas de l'amour d'une femme en particulier. Et puis, il y a des demi-aveux comme les vers que nous citons plus haut et d'autres plus explicites (Poème Tout fait l'Amour ...les Valentines; Ed. Gallimard). Enfin, même dans ses poèmes mystiques, la vision du Christ et des Saints n'est pas très orthodoxe. Voici comme il peint Jésus :

*O mon Seigneur Jésus adolescent fêté,
Mon âme vous contemple avec humilité
Car vous êtes la Grâce en étant la Beauté.*

Un de ses historiographes note ses terribles ruptures d'équilibre qui lui apparaissent comme un signe d'authentique grandeur. Du temps de Nouveau, il n'était pas encore question de Freud, du moins en France où ses travaux n'étaient guère connus; il resterait à un psychanalyste à se pencher sur son cas. Mais l'homme, comme l'artiste, n'a-t-il pas le droit à ce que soit préservé son secret par-delà la tombe?

CLAUDE NERISSE.

LEÇONS DE SAGESSE :

ANATOLE FRANCE

Chers cousins d'*Arcadie*,

L'hiver venant, j'abandonne mon jardin. Depuis que je vis, seul, retiré dans mon vieux village, les amis de naguère ne me viennent plus visiter qu'en songes, fleurissant mes loisirs du reflet de leurs charmes. Alors, que faire? Il ne me reste plus que mes nouveaux amis, mes amis de toujours : les livres et mes chats (les plus rusés n'étant pas toujours ceux que vous pensez).

Votre numéro exceptionnel d'*Arcadie* m'a vivement touché. Comme je ne puis vous servir autrement, j'ai décidé de vous écrire de temps en temps, pour vous communiquer les glanes de mes lectures. Elles s'ajouteront, modestes, à vos belles moissons. Vos lecteurs pourront y apprendre, quelquefois, comment de bons esprits, non Arcadiens, ont pensé, avant notre ami Lucien Farre, et comme lui, que « s'il existe un problème de l'homophilie, c'est le problème de la compréhension ».

Permettez-moi aujourd'hui de vous dire ce qu'en pensait Anatole France... France! Fut-il homme plus épris de femmes? Fut-il chanteur plus inspiré de la « vénusté »? N'importe, France était homme d'esprit, et partant, ouvert à tous les problèmes.

Dans son œuvre, il ne parle guère de l'homophilie (à peine, dans les *Dieux ont soif*, y fait-il quelque allusion piquante, mais à tout prendre, anodine et fort voilée).

Ce qu'il pensait de ce problème, nous le savons pourtant fort bien, par quelques mémorialistes qui ont écrit après sa mort leurs souvenirs, et singulièrement par son brillant secrétaire, Jean-Jacques Brousseau.

Je viens de relire, entre deux allumages de poêles, son curieux *Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres* qui fait suite à son non moins curieux *Anatole France en pantoufles*.

Dans ce succulent petit livre de 340 pages, plein de richesses diverses (Crès, éd. année 1927), Brousseau évoque à plusieurs reprises le problème, et donne sur lui l'avis de France.

C'est d'abord, sur le bateau qui l'emène en Amérique du Sud, une scène au cours de laquelle le Maître assiste à des jeux organisés en son honneur par des « adolescents en maillots de bain », membres de l'équipage. Commentaires de M. Bergeret :

« Que ces arabesques corporelles sont élégantes et voluptueuses! Le christianisme a défléuri notre vie de ces splendeurs charnelles. Heureusement, le goût des sports nous ramène tout doucement à l'Antiquité. A voir la souplesse de ces muscles en fleurs, l'éclat nacré de ces épidermes printaniers, on comprend — on excuse — certaines de ces aberrations, fréquentes, dit-on, dans la marine... » (162).

Plus loin, évoquant le même délicat problème, il dit encore : « Je ne me suis jamais encore risqué à ces idylles virgiliennes. Oh! je ne blâme personne! Il ne faut pas dire « Fontaine »... Mais j'envie cet heureux mortel qui jouit des avantages des deux « sexes », au spectacle d'un matelot « travesti » (165).

Un épisode de pittoresque va toutefois permettre à l'auteur du *Lys rouge* de prendre position plus nettement encore. Un juge de Buenos-Ayres a invité Anatole France chez lui, pour la durée de son séjour. Or « ce juge qui joue les Mécène, jouit là-bas d'une réputation équivoque. Il professe l'hétérodoxie sexuelle. Anatole France, espère-t-on, n'acceptera pas une hospitalité si suspecte ».

Réponse : « De quoi se mêlent ces médisants? A les entendre, notre Dandin est le bourgmestre de Sodome? Qu'est-ce qu'ils en savent, s'ils n'appartiennent pas à la confrérie? Et puis : que m'importent les extravagances du maître, si le logis est commode (...) Pourvu qu'il ne m'oblige pas à collaborer à ses plaisirs. Hélas! J'ai passé l'âge de jouer les Corydons, les Ganymèdes. Vous le savez, mon cher, on prête ces vices raffinés à tous les gens en réputation. Bien loin de me décourager, cette scandaleuse rumeur m'incline davantage à accepter l'hospitalité du juge... »

— On l'a souvent remarqué avant moi. Ce penchant qui nous révolte est souvent l'apanage des délicats : Virgile, Horace, Catulle... Pourquoi refuserais-je l'hospitalité de cet Argentin byzantin? Parce qu'il donne dans la bougre-rie? Mais chez qui descendit Voltaire quand il revint à Paris pour y mourir? Chez le marquis de Villette qui professait l'atticisme en amour. Villette, le mari de *Belle et Bonne*. Elle était belle... Elle était bonne... Mais elle y perdait son latin, la pauvre, avec ce grec. Alors, les lois étaient très cruelles pour ces hérésies. On brûlait le bar-dache et son cavalier. Ce n'était pas pour venger la morale. Mais il restait encore quelques idées du Moyen Age. Les

« bonnes femmes, les habituées des paroisses, s'imaginaient
 « que des monstres hideux pouvaient naître de ces bizarres
 « accouplements. Ces abominations attiraient la grêle, la
 « foudre, la peste, la famine, la guerre sur les villes où elles
 « se commettaient. De là, la rigueur des lois » (185 à 187).

Plus loin encore, parlant du même personnage et du même sujet : « Comme si je courais quelque danger, chez lui, à mon âge! *Chacun fait son salut comme il peut...* (cette phrase a été citée par différents mémorialistes comme résumant l'avis de France sur cette question). « Ces hypocrites, à Rome, à Athènes, si j'y fusse allé faire des conférences, m'eussent-ils empêché de fréquenter Socrate, Platon, Alcibiade, Virgile, Horace, Catulle?... Grand merci! Je ne cherche pas les gens vertueux; ils sont trop ennuyeux. « Mais les gens d'esprit » (201).

Et M. Jérôme Coignard, décidément intarissable sur ce point, de chanter encore le Dandin Argentin en ces termes : « Il est charmant, il est gracieux... Il est angélique... C'est l'ange de l'hospitalité : A ce qu'on dit, ses amours sont singulières : il donne dans l'hellénisme. Que nous importe si la chère est honnête et la maison douillette! Notre ange, en exil sur la terre, s'en tire comme il peut et non pas comme il veut. Il a sa recette. Nous avons la nôtre. Nous camperons, comme on dit, sur nos positions respectives » (212).

Evoquant une nouvelle fois le charme des adolescents, alors que quelqu'un lui dit : « Vous seriez bien puni si l'on vous infligeait la présidence d'un conseil de révision. »

— Mais non, répond France. A Quiberon, je vis une fois « des cavaliers qui faisaient baigner leurs chevaux dans la mer. Ils étaient nus sur leurs bêtes, dans les vagues. C'étaient des Bretons... Le sang n'est pas très beau en Bretagne. Eh bien! dans la lumière, dans le sel, cela faisait rose... Cela faisait roux... Cela faisait mythologique! » (220).

La situation pourtant finit par se tendre entre le juge et son hôte, qui semble avoir pris des libertés un peu surprenantes, se comportant comme en pays conquis. Le vivre se resserre. A tel point qu'Anatole France « en suspend ses anecdotes ». Comment va réagir le Maître? A Brousson la parole :

« Il n'y a que vous, Brousson, dit M. Bergeret, qui puissiez juguler cet hérésiarque. Vous êtes encore dans le bel âge... « Vous ne donnez pas dans les extravagances? Alors, pour quoi les condamnez-vous? Il ne faut pas dire « Fontaine »... « Votre chambre est sur le même étage... Voyons, mon ami, ayez pitié de vos compatriotes, menacés d'inanition. Mon-

« trez un peu de bienveillance... Laissez-vous solliciter...
« L'essentiel, c'est qu'on améliore l'ordinaire. C'est à n'y
« plus tenir » (260-261).

Tout le livre, au reste, est à lire, semé qu'il est ici et là,
de piquantes réparties du bon Maître.

Oui, certes, l'ironie est toujours là, telle la vipère dans la
corbeille de Cléopâtre. Mais combien de leçons de sagesse,
de compréhension, de la part de cet homme qui ne fut jamais
attiré que par les charmes féminins... Allons, mes chats
demandent leur mou. C'est l'heure. Une autre fois, je vous
parlerai de Valéry.

Votre cousin de Béoïic,

JACQUES FREVILLE.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

*Revue mensuelle com-
prenant une partie
française, allemande
et anglaise*

*Chaque article n'est
publié que dans une
seule langue*

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

L'ANTI-HOMOSEXUALITÉ :

UN DÉTESTABLE RACISME SEXUEL

Rares sont les endroits, même dans les pays fiers de leur passé de tolérance, où n'existe pas au-delà de l'apparence un courant de préjugés anti-homosexuels.

*
**

Aujourd'hui les excès de l'anti-homosexualité sont condamnés, mais l'optique et les attitudes qui les rendent possibles subsistent.

*
**

On conviendra, par expérience, qu'abandonner les préjugés derrière lesquels on s'est abrité pendant des années est une entreprise ardue.

*
**

Si l'anti-homosexualité doit être éliminée comme idée-force de notre temps, il nous faut connaître le terrain sur lequel elle se développe.

Il ne s'agit pas d'avoir recours aux armes d'une propagande quelconque — si bien intentionnée soit-elle — mais de mettre à la disposition du public, et surtout des maîtres, des faits établis par la recherche scientifique moderne. Ni l'anthropologie, ni la biologie — ni aucune autre science — n'ont apporté l'ombre d'une justification aux dogmes anti-homosexuels qui reposent sur des principes scientifiques périmés et discrédités ou des éléments irrationnels — ou les deux.

Puisqu'il en est ainsi, notre devoir est de le faire savoir.

*
**

Il est aisé de faire des généralisations fausses en se basant sur un comportement directement observé ou imaginaire.

*
**

On a dit que « chaque peuple avait droit à ses fripouilles », phrase qui replace la question dans sa juste perspective... Étiqueter le groupe selon les offenses de quelques membres délinquants et placer sous cette étiquette l'ensemble des membres de ce groupe est un cercle vicieux responsable de la survie de beaucoup de préjugés de groupe... La chose importante est d'apprendre à juger chaque individu, *comme individu*, loin de la gloire ou de la honte d'autres individus du même groupe.

*
**

Les hommes peuvent être tout à fait dissemblables, mais la différence est une chose et la supériorité, une autre.

*
**

Il y a dans le monde moderne, en général, une tendance trop répandue à l'uniformité et au conformisme en toutes choses et nous risquons de perdre de vue l'énorme pouvoir humain d'idiosyncrasie et d'originalité.

*
**

Les lignes qui précèdent sont extraites de divers articles du Courrier, revue mensuelle publiée par l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO), dans le numéro d'octobre 1960 consacré au racisme. Vous vous en réjouissez sans doute, sans vous en étonner d'ailleurs, puisque la Déclaration du 10 décembre 1948 consacre les droits individuels de type classique dont celui de ne pas être l'objet d'immixtions dans sa vie privée.

Au risque de vous décevoir, avouons que, si ces textes sont intégralement reproduits, il s'en faut pourtant d'un seul mot. Là où il y avait « racisme » ou « racial », nous avons mis « anti-homosexualité » et « anti-homosexuel ». C'est tout. — Les constatations et les raisonnements contenus dans ces extraits sont aussi valables pour l'un que pour l'autre cas. Le racisme et l'anti-homosexualité sont deux plaies à guérir.

ROBERT AMAR.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,

récits, poèmes, illustrations

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 30 NF

On peut s'abonner par l'Intermédiaire d'Arcadie.

L'AVOCAT DU DIABLE

par

MORRIS L. WEST (1)

Ce roman mérite à plus d'un titre d'être signalé.

Plutôt qu'à Graham Greene, dont son éditeur voudrait le rapprocher, c'est à certaines pages de Coccioli, voire de Bernanos — avec moins de force, il est vrai — qu'il faut penser.

Écrit dans une perspective résolument catholique, ce qui ne va pas sans quelque risque de schématisation, il décrit les derniers jours d'un prélat anglais depuis de longues années attaché à la Curie Romaine, Mgr Meredith.

Son auteur est un écrivain australien qui a réussi, tout en situant le récit en Italie, à faire de quatre des protagonistes des Anglo-Saxons transplantés.

C'était sans doute pour mieux mettre en relief certains aspects du catholicisme que Rome et la Calabre ont été choisies comme toile de fond.

Bien qu'atteint d'un cancer, Mgr Meredith est chargé d'enquêter sur un singulier personnage, Giacomo Nerone, fusillé par des partisans en 1943, devenu après sa mort l'objet d'un culte et passant pour faire des miracles.

C'est en qualité de Promoteur de la Foi ou d'« Avocat du diable » que le prélat est soustrait à ses occupations bureaucratiques pour soumettre, au nom de la Congrégation des Rites, à l'examen minutieux le plus sévère le témoignage et les témoins de ce procès, en conformité aux règles du droit canon.

Voilà comment, au terme d'une existence grise et écartée du temporel, l'inquisiteur va découvrir la vie et certaines de ses complexités, un déserteur en voie de béatification, une fille-mère digne et noble, un prêtre vivant en concubinage notoire, une comtesse perverse et frustrée, un enfant naturel du « beato » en instance hésitant entre une jeune villageoise et un peintre anglais homophile et désespéré, ce dernier personnage étant celui qui nous retiendra le plus longuement.

(1) Plon. 11,70 NF.

Les rapports entre le peintre Nicholas Black et le très jeune Paolo Sanduzzi qui lui sert à la fois de guide et de modèle tiennent une assez grande place dans le roman.

La question est plusieurs fois posée : le fils de celui que les gens du pays voudraient voir sur les autels deviendra-t-il une « femminella » pour l'homme anglais ?

Nicholas Black est un peintre sans génie, assez démuni et a rompu avec le milieu artistique de Londres après avoir été éreinté par la critique, raillé et chansonné par ses semblables et même insulté par celui qu'il aimait.

Il s'est réfugié en Italie et vit aux crochets d'une riche comtesse d'origine anglaise dans le grand domaine calabrais que lui a légué un mari disparu en Lybie au cours de la guerre.

Nicholas Black est un homosexuel congénital, grandi à l'ombre d'un frère jumeau aussi excessivement mâle qu'il se trouvait être, lui, féminin.

Le débat qui oppose très vite cet homophile, aussi lucide que sans espoir, catholique mais ayant perdu la foi, à l'inquisiteur venu de Rome n'est pas sans grandeur.

Immédiatement se pose la question fondamentale du destin de l'homosexuel dès sa naissance, de son besoin de vivre et d'aimer suivant ses lois, d'obtenir de la vie de légitimes satisfactions et aussi du peu de secours que la religion peut lui apporter.

Le prêtre en est réduit à invoquer « les crans de la création qui semblent glisser tout le temps » (enfants à deux têtes, mères de famille folles et meurtrières, victimes de famine ou d'autres fléaux), le tout justifié en dernier ressort par l'existence d'un ordre surnaturel.

Il s'attire cette cinglante réplique : « Quel que soit le sanglant désordre dans lequel se met la création, vous l'acceptez et vous l'aimez, parce qu'un Dieu contraire pèse sur votre dos. ... *Ce n'est pas une réponse...* Gardez votre croix et votre cilice. Moi je prends la monnaie en main et je jette le reste. »

Eh non, ce n'est pas une réponse suffisante, et c'est aussi le véritable échec rencontré par Mgr Meredith, qui s'est donné pour tâche, avant sa mort imminente, de secourir toutes les âmes qui lui paraissent en voie de perdition au cours de son enquête.

Son intervention trop brutale précipite une crise grave, ferme au peintre les quelques perspectives d'avenir qui lui restaient ouvertes et l'accule au suicide.

Regrettons une fois de plus le recours à cette solution de facilité aussi ancienne que la littérature, et plantons une nouvelle croix dans l'immense cimetière des homophiles dépêchés dans l'autre monde par les romanciers.

Je reconnais toutefois qu'avec les prémisses posées dans *L'Avocat du Diable*, tout autre dénouement était bien improbable.

La sépulture chrétienne, qui n'est pas refusée à Nicholas Black aux dernières pages du roman, paraît une piètre compensation d'un destin aussi infortuné.

A tout le moins le problème est posé avec une certaine rigueur et s'il ne pouvait — hélas — recevoir une solution satisfaisante, confessons que Morris West a le mérite de ne pas l'avoir esquivé et d'avoir su rendre assez humain et attachant le malheureux Nicholas Black.

Certes, le livre sacrifie un peu trop aux symboles faciles, et on peut regretter que tous les personnages — celui de la comtesse notamment — ne soient pas dessinés d'un trait plus ferme.

L'œuvre eût gagné en intérêt et en beauté si une lumière moins crue l'avait baignée et si un peu plus de mystère lui avait apporté une dimension qui lui manque.

Telle quelle, et en dépit de l'esprit étroitement confessionnel qui a présidé à sa conception, elle est de nature à retenir l'intérêt de tous ceux pour qui l'homophilie est un sujet d'étude et de méditation.

SINCLAIR.

MŒURS SEXUELLES EXOTIQUES

du

Docteur L. LENZ (*sic*)

Il doit exister un mot pour définir l'entreprise « commerciale » à laquelle le Dr Lenz, sexologue d'un certain renom, « prête son nom » aux éditions Corrêa — c'est le cas de le dire — sous le titre *Mœurs sexuelles exotiques* (1); quant à moi, je trouve que le mot d'« attrape-nigauds » conviendrait assez bien. Car le Dr Lenz n'est pas l'auteur de cet ouvrage : il n'en est que le préfacier; et l'auteur, le vrai, est tout juste

(1) Edition Corrêa, Buchet-Chastel, 1960, in-8°, 203 p. 7.70 NF.

nommé dans la préface! Il s'agit du Dr Herbert Lewandowski, ancien collaborateur du célèbre Dr Magnus Hirschfeld, aujourd'hui établi en Suisse. Je n'aimerais guère, je l'avoue, qu'un écrivain étranger s'avisât de publier sous son nom une œuvre dont je serais l'auteur; mais après tout, cela regarde le Dr Lewandowski et s'il n'y trouve rien à redire il faut bien avouer que le lecteur français s'en moque.

Ce dont il ne se moque pas, par contre, c'est qu'on se serve du prestige de feu Magnus Hirschfeld pour lui faire avaler un ramassis de notions rebattues, d'histoires et d'anecdotes usées, un pâle et insipide essai de vulgarisation où la prétention « scientifique » cède le pas à tout instant au désir d'aguicher et d'émoustiller, bref, le plus « américain » des mélanges — et ce n'est pas peu dire.

J'ai peine, pour ma part, à croire qu'un collaborateur du grand Hirschfeld ait pu tomber à ce niveau d'infantilisme et s'abaisser jusqu'à présenter au public ce fatras d'anecdotes graveleuses et de descriptions malsaines, sans la moindre ouverture d'esprit, sans la moindre précision scientifique, sans la moindre originalité.

Ajoutons, pour « corser » le tableau, que toute une partie du livre traite des mœurs sexuelles... aux Etats-Unis! Comme on voit, le mot « exotique » est bien pris ici en son sens le plus large.

Mais, au fait, il est absolument inutile de recourir à ce « nouvel » ouvrage, puisqu'aussi bien, il ne constitue guère qu'une mosaïque d'extraits et d'adaptations de livres célèbres : celui de Margaret Mead sur les Manous de Nouvelle-Guinée, celui de Malinowski sur les indigènes des Iles Trobriand, ceux de Pearl Buck (eh oui!) sur la Chine, etc... le Rapport Kinsey sur les Etats-Unis.

Bien entendu, dans cet ouvrage ultra-conformiste, et qui se situe au niveau intellectuel des moins évolués des cow-boys du Texas, il n'est pas question d'homosexualité (sauf pour dire qu'elle est « exceptionnelle » chez les Manous, que les excès du puritanisme contribuent à l'augmentation du nombre des homosexuels aux Etats-Unis, et que les homosexuels d'Amérique du Sud sont souvent victimes de chantages et même de meurtres — sous-entendu : bien fait pour eux!).

Tout compte fait, le mot d' « attrape-nigauds » est bien faible pour définir ce livre. Mais ceux auxquels je pense sont trop crus pour la blancheur des pages d'*Arcadie*. Les mânes de Magnus Hirschfeld ne méritaient vraiment pas cet outrage posthume! ce qui prouve, une fois de plus, qu'on n'est jamais trahi que par les siens...

MARC DANIEL.

CHATEAU - BONHEUR

de

PHILIPPE JULLIAN

Ceux qui ont aimé *Scraps*, et *Gilberte retrouvée*, et *Les Morot-Chandonneur*, vont, d'emblée, se précipiter pour lire *Château-Bonheur*, le dernier roman de Philippe Jullian (1).

C'est, bien entendu, ce que j'ai fait.

Quant aux autres (c'est-à-dire ceux qui ne connaissent pas encore Philippe Jullian), — eh bien, l'occasion est bonne pour combler cette impardonnable lacune.

Tout ce qui nous séduisait dans les œuvres précédentes de cet écrivain — l'esprit, l'acuité de vision, la précision du trait, une certaine élégance nonchalante et un peu perfide — nous le retrouvons ici. Mais, cette fois, il y a quelque chose de plus. Une densité, dirais-je volontiers — une épaisseur humaine, une sympathie profonde, qui transforment la satire mondaine en roman de mœurs.

Les ridicules, les travers des personnages de la « bonne société » (il s'agit ici de la « bonne société protestante » du Sud-Ouest) sont toujours observés avec la même désinvolture mais, au-delà, l'auteur a maintenant perçu le battent des cœurs et le mouvement des âmes. Son roman y gagne en solidité sans rien perdre en brillant.

Ainsi, le personnage de la mère (il y a toujours une mère dans les romans de Philippe Jullian). Celle de *Scraps* était une caricature un peu grinçante; celle de *Château-Bonheur*, une femme dont nous pouvons sentir, malgré ses petites affectations de bourgeoise trop bien élevée, que nous l'aimerions s'il nous était donné de la rencontrer.

Il en est de même des autres personnages (presque tous féminins, car je ne sais si on l'a remarqué : il n'y a pour ainsi dire jamais d'hommes dans les romans de Philippe Jullian, ou alors ce sont des personnages falots, de simples comparses).

La fin du roman, elle aussi, rend un son grave, auquel ne nous avait pas encore accoutumés l'auteur.

(1) Ph. Jullian : *Château-Bonheur*, Paris, Plon, 1960, in-8°, 245 p. 6,90 NF. En vente à Arcadie.

Dans cet effondrement d'une famille — sous la façade d'une respectabilité en définitive plus touchante que ridicule — nous sentons, évidemment, quelque chose des dernières scènes du *Temps retrouvé*, mais aussi (qu'on me pardonne ce rapprochement si on le juge par trop saugrenu) une mélancolie qui m'a rappelé la fin admirable du *Guépard* du Prince de Lampedusa.

Tout cela, bien sûr, n'excluant nullement le feu d'artifice d'esprit auquel nous sommes désormais en droit de nous attendre de la part de l'auteur. Des mots comme : « Elle parlait de l'âme comme d'autres parlent du nez » (p. 13) ou : « Je savourais dans ma belle-famille les joies modestes de l'hypocrisie » (p. 186) vont au-delà du simple trait; ils peignent un caractère, comme savaient le faire les romanciers du XVIII^e siècle, en une formule. De même, les portraits des personnages (comme celui de Mme Avril, p. 57-58) rappellent la meilleure veine du Gide de *Si le Grain ne meurt*.

Et l'*Arcadie*, dans ce *Château-Bonheur*, demanderont nos lecteurs? Eh bien qu'ils se rassurent, l'*Arcadie* n'est pas absente de ce Pays Basque pittoresque. M. Parfait, professeur d'humanités au collège de Libourne (que connaissent déjà les lecteurs de *Gilberte retrouvée*) y apporte la note précieuse de ses poèmes et de ses élégances vestimentaires, et le trop blond Régis se vêt de lin bleu pâle et se conduit « comme une bonniche » devant les « bras musclés » et la « large poitrine » du compositeur de musique dodécaphonique. Il y a même, entre M. Parfait et la volcanique Lady Castleross, un dialogue assez animé et assez relevé, sur les apparences des gars du pays à la procession du Saint-Sacrement : « Le troisième à droite, avec ses cheveux crépus et ses grosses mains, doit réserver quelques surprises — Ce n'est pas moi du tout, mais le gars qui porte le dais a des épaules épatantes et une belle gueule » (p. 164).

Comme on le voit, il y en a pour tous les goûts. Le seul goût qui me serait incompréhensible serait, je l'avoue, celui des lecteurs qui n'aimeraient pas *Château-Bonheur*.

MARC DANIEL.

LA PART DE L'OMBRE

de

PIERRE SILVAIN (1)

Ce roman d'espionnage, où la part de l'ombre est si importante qu'on n'y comprend pas grand'chose, est truffé de contradictions et d'invéraisemblances.

Dans le cadre de la guerre d'Espagne, Antoine, instituteur français qui s'est engagé chez les Rouges sans trop savoir pourquoi, a eu un excellent ami, l'anglais Walter, qui était lié avec l'allemand von Mölker, lui-même ami intime du Bulgare Vinkovski. Seule était homosexuelle la liaison von Mölker-Vinkovski; on se contente d'ailleurs de nous en faire part en deux lignes, sans plus de détails. Par jalousie amoureuse non fondée, Vinkovski a tué Walter, mais ce dernier, juste avant de mourir, a chargé Antoine de remettre des documents secrets à un certain Klaus, rétabli en Afrique du Nord, qui n'est autre — nous l'apprendrons plus tard — que von Mölker. Après de minutieuses recherches, Antoine finit par découvrir Klaus, qui vit avec une jeune arabe de dix-huit ans, Térésa. Il surseoit à la remise des fameux papiers à Klaus, car ce dernier ne lui inspire pas grande confiance; d'autre part, il s'éprend de Térésa, qui lui rend son amour avec passion et lui dépeint le supplice quotidien qu'elle endure du fait des cruelles pratiques masochistes de Klaus. Pour corser cette situation digne du Grand Guignol, on nous indique que Klaus a un pouvoir d'hypnotisme dont il use vis à vis de Térésa et même d'Antoine. A la fin, bien que Térésa lui conseille de n'en rien faire, Antoine remet les documents à Klaus; et l'auteur de considérer qu'Antoine trahit ainsi Walter pour les beaux yeux de Térésa, ce qui ne me paraît nullement démontré car Antoine s'acquitte, au contraire, très exactement de la mission dont Walter l'a chargé; quant à Térésa, elle n'a pas une telle influence sur Antoine, puisqu'il fait l'inverse de ce qu'elle lui suggère. Que tout cela est donc contestable!...

Par ailleurs, il paraît invraisemblable que von Mölker, qui était homosexuel en la compagnie de Vinkovski, soit retrouvé, devenu Klaus, vivant en ménage avec une femme et se mon-

(1) Plon, 1960; 244 pages; 7,40 NF.

trant jaloux comme un tigre lorsque Térésa couche avec Antoine. Je sais bien qu'il existe des êtres bi-sexuels, mais tout de même...

Ajoutons, pour être complet, que Klaus a comme agent d'information l'arabe Si Moussa, qui a pour petit ami le jeune Abdallah; mais il s'agit là de deux personnages tout à fait épisodiques, dont la liaison ne donne lieu à aucun développement ni commentaire.

Conclusion : un livre à ne pas lire.

RAYMOND LEDUC.

LES INCOMPRIS

de

JACQUES CARDONNET (1)

En 1952, dans une étude intitulée *L'Antiquité érotique* Jacques Cardonnet, sous le nom de Tennodrac (Cardonnet lu à l'envers) citait, entre autres romans homophiles, *L'impur*, dont il disait être l'auteur.

En réalité *L'Impur* n'a jamais été publié sous ce titre; il l'est aujourd'hui pour la première fois et il s'appelle *Les incompris*. Je préfère d'ailleurs ce vocable, qui correspond mieux au sujet traité. En effet, Auguste et Xavier, âgés respectivement de vingt et seize ans, sont doublement des incompris : d'abord parce que leur homophilie les met hors de portée de leur entourage, ensuite et surtout parce que l'un ignore les sentiments homophiles de l'autre et inversement.

Voilà donc deux êtres qui s'aiment dès leur première rencontre, mais qui, par respect humain, croient devoir observer une réserve de bon ton. Certes, à maintes reprises ils montrent, à tour de rôle, le bout de l'oreille, mais ils n'osent pas en tirer les déductions qui s'imposent. Leur amitié est très libre, plus qu'affectueuse, outrée, exaltante; ils se chérissent tendrement et vont jusqu'à partager le même lit (en

(1) Editions de la Tour, 1960; 219 pages; 7,50 NF. En vente à Arcadie.

toute correction, cela va de soi). Cette situation insoutenable appellera une solution apaisante et raisonnable : Auguste se marie; mais les événements se chargent de le libérer promptement par le décès de sa femme. Quant à Xavier, il envisage d'épouser sans amour une jeune intrigante dont les menées sont éventées par Auguste. Pour sauver son ami de la catastrophe et le garder pour lui seul, Auguste n'hésite pas à recourir au meurtre : il tue la jeune fille, mais sa conscience lui dicte alors de s'éloigner par esprit de pénitence et d'entrer au couvent. Xavier, de désespoir d'avoir perdu non sa fiancée, mais son ami, se suicide. Les véritables sentiments des deux jeunes hommes apparaîtront plus tard, à la lecture des journaux intimes qu'ils ont respectivement tenus.

Il y avait là un beau sujet à traiter. A dire le vrai, Jacques Cardonnet ne s'en tire pas trop mal; mais il a cru devoir situer l'action en 1866 et a fait d'Auguste un marquis et de Xavier un baron. Par voie de conséquence tout l'ouvrage vous a un petit air aristocratique et suranné qui déconcerte un peu aujourd'hui.

Nombreux sont ce que l'on nomme des « hors-d'œuvre » en langage littéraire : la description du château, les comptes présentés par le régisseur, le prix des bestiaux, le menu du déjeuner offert aux invités de la partie de chasse, l'opinion des gens d'alors sur les premiers chemins de fer, etc... Tout cela alourdit le récit bien inutilement; il y aurait eu de larges coupures à faire.

D'autre part, le style est médiocre. L'auteur a un certain vernis, mais il pêche par la base, ignorant même les règles de l'accord des temps. Je conviens que les fautes d'impression pullulent, ce qui nuit énormément à la présentation; mais l'imprimeur n'est pas à mettre seul en cause...

Soyons juste : tel qu'il est, le roman présente des qualités certaines :

- il est homophile à cent pour cent;
- il est totalement en notre faveur;
- le sujet, original en soi, est séduisant.

Conclusion : les Arcadiens qui ne sont pas trop exigeants sur le plan littéraire prendront plaisir à lire ce livre.

RAYMOND LEDUC.

LE THÉÂTRE

A LA RENAISSANCE

NÉRON VEUT ÉPOUSER UN HOMME

L'étouffe chrétien de M. Félicien Marceau ne manque ni d'idées ni d'inventions théâtrales mais reste pauvre par son vocabulaire et souffre du déhanchement particulier aux ouvrages qui oscillent à cause précisément de leur langage entre la tragédie et la bouffonnerie.

Le premier acte est plus près du cabaret que de Camus, du Camus de Caligula auquel l'ouvrage tout entier ressemble comme un homme ressemble à son image dans une glace déformante de la foire du trône. Il s'agit pourtant ici d'une autre foire du trône. Néron, Néné pour ses intimes, ne peut échapper à la règle théâtrale qui fait que sur une scène les empereurs s'ennuient à périr entre leurs favoris et leurs ministres, n'ayant pour toute distraction que les têtes coupées des sujets qui leur déplaisent. Il a aussi sa mère pour le distraire et comme c'est Arletty on s'étonne qu'elle n'arrive pas à le faire davantage. C'est en lui retirant sa garde prétorienne comme dans Racine que Néron la fait enrager. Elle essaie alors de placer dans son lit une femme par elle choisie comme toute mère et belle-mère qui veut garder son pouvoir sur le fils qu'elle a élevé. Néron trouve le procédé sans aucun piquant et, sans doute pour s'égalier aux dieux, n'est tenté que par des choses impossibles. « On n'est un homme, dit-il justement, que par la marge qui sépare un être de ce qu'il désire. » Son désir à lui, comme pour tous les introvertis, c'est d'abord de retrouver son enfance. Fardé comme une courtisane, il voudrait la recommencer car elle a été humiliée et ratée, sa tante se faisant masser sous ses yeux comme s'il n'existait pas et sa mère prenant certaines distractions de même. On n'est un enfant que parce qu'on ne se passionne que pour des choses gratuites et aussi parce qu'on rencontre devant soi la volonté des grandes personnes. Rien ne s'oppose à la volonté de Néron. Aussi décide-t-il d'épouser un homme moins pour choquer, car quand on annonce son projet à sa mère — il est vrai que c'est Arletty — elle dit « mais ce n'est pas la première fois que cela lui arrive », que parce que le mariage entre hommes n'est pas dans la constitution.

Néron a la mobilité de l'enfant. Il lui faut un autre jouet et c'est sa mère elle-même qu'il veut mettre dans son lit. Pour oublier cet inceste d'ailleurs manqué, il décide de la supprimer mais avec douceur en faisant ouvrir la galère sur laquelle elle a pris place. Agrippine échappe à la mort. Les femmes sont immortelles, ceux qui ne les aiment pas le savent. Néron fera couper la tête à son premier ministre et découvre qu'il est un peu plus seul puisqu'il y a un homme de moins sur terre. Il est seul parce qu'en réalité il n'aime que lui.

Il aurait fallu que sur ce beau sujet tombe le manteau royal de la poésie de Jean Genêt. Certaines scènes font irrésistiblement penser au *Balcon*, notamment celle où l'on voit Néron chevauchant des femmes, mais ici la langue reste un peu plate comme dans le *Nécrassof* de Sartre.

Francis Blanche, qui vient du music-hall, est un heureux choix. Un véritable acteur n'aurait pas pu faire sentir comme lui la hantise qu'a Néron d'être un grand acteur puisqu'il s'en serait déjà cru un. Arletty transporte la majesté du trottoir qui est faite d'un manque de naturel cocasse et d'une autorité tremblante sous les lambris romains. On sent qu'elle est la reine d'une autre mythologie en voie de disparition : la pègre habillée par Lanvin.

ANDRÉ DU DOGNON.

RELIURES

1960-1961

(dos en cuir - couleur verte)

12 NF l'une (port compris)

Dr GEORGES VALENSIN

SCIENCE DE L'AMOUR

« *Les mensonges et les silences n'arrangent rien* »

Ed. Table Ronde — 13 NF

SILVAGNI

SUR UN PETIT AIR DE NAPLES

« *Sa surprenante beauté de jeune napolitain...* »

Ed. Robert Laffont — 8,40 NF

ACTUELLEMENT :

Boris Arnold : LES AMOURS DISSIDENTES — 4,50 NF.

André Goudin : TERRAIN VAGUE — 3,50 NF.

Jean Busson : QUE PASSE LE VENT D'AVRIL — 3,50 NF.

Paul Vandenberghe : PRINTEMPS PERDUS — 2,50 NF.

Marc Daniel : HOMMES DU GRAND SIECLE —
3,50 NF.

ALBUM DE 100 DESSINS (Ed. DER KREIS) — 26 NF.

Port compris

COLLECTIONS ARCADIE. Années 1956 - 1957 - 1958 - 1959

L'année : 15 NF

MAURICE SIMON

LA MAUVAISE FIÈVRE

« *Dans un orphelinat religieux...* »

Ed. Table Ronde — 8,50 NF

TENNESSEE WILLIAMS

LA STATUE MUTILÉE

« *L'histoire d'un maudit* »

Ed. Robert Laffont — 9,90 NF

A PARAITRE DEBUT 1961

JEAN BOULLET

LE SYMBOLISME SEXUEL

(Bibliothèque Internationale d'Erotologie)

Ed. J. J. Pauvert, 260 pages, 300 illustrations

27 NF. — Relié pleine toile : 36 NF

**QUE SAVONS-NOUS
DE L'HOMOPHILIE ?**

NUMERO SPECIAL D'ARCADIE

108 p. — 4,85 NF (port lettre compris)

LE GALOUPET

Dampierre (S.-et-O.) — Tél. : 923-6455

Auberge confortable et tranquille

CUISINE SAINTE ET SOIGNEE

Cordial accueil réservé aux arcadiens

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

**L'UNIQUE
RESTAURANT DES ARCADIENS**

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)